

@

Paul PELLIOT

L'origine des relations
de la France avec la Chine

**LE PREMIER VOYAGE
DE L'AMPHITRITE
EN CHINE**

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

à partir de :

L'origine des relations de la France avec la Chine LE PREMIER VOYAGE DE L'AMPHITRITE EN CHINE

par Paul PELLIOT (1878-1945).

Journal des Savants, Paris, 1928, décembre, p. 433-451, et 1929 :
mars, p. 110-125 ; juin, p. 252-267 ; juillet, p. 289-298.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mars 2016

TABLE DES MATIÈRES

I – II – III – IV – V – VI – VII

Premier article, décembre 1928, pages 133-451.

Deuxième article, mars 1929, pages 110-125.

Troisième article, juin 1929, pages 252-267.

Quatrième article, juillet 1929, pages 289-298.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

I¹

@

p.433 Le premier vaisseau français dont on sache de façon certaine qu'il fit le voyage de la Chine ² est l'*Amphitrite*, bâtiment de 500 tonneaux, qui, sous le commandement du chevalier de La Roque, partit de La Rochelle le 6 mars 1698, mouilla dans la rivière de Canton le 2 novembre 1698 ³, en repartit le 26 janvier 1700 et rentra au Port-Louis le 3 août 1700 ⁴. Six p.434 mois plus tard, l'*Amphitrite*, commandée cette fois par Froger de la Rigaudière qui était un des seconds capitaines lors du premier voyage, repart de Port-Louis (7 mars 1701), arrive presque en vue de Macao le 5 août, perd trois mois à l'entrée de la rivière de Canton, se rend à la baie de Kouang-tcheou-wan où elle reste du 16 novembre 1701 au 6 mai 1702, mouille à Whampoa le 26 mai, en repart le 1^{er} novembre, quitte Macao le 5 décembre et entre enfin dans le port de Brest le 17 août 1703 ⁵.

¹ **Premier article, décembre 1928, pages 433-451.** [Bien qu'il soit contraire aux usages et à la nature du *Journal* d'accompagner les articles de notes développées, il a été fait une exception dans le cas présent, à cause du caractère particulier de la matière. *Note de la Rédaction.*]

² Les réserves qu'ont faites à ce sujet Gabriel Marcel et M. H. Froidevaux dans les comptes rendus de 1902 dont il sera bientôt question me paraissent inopérantes, malgré l'assentiment que Dahlgren leur a donné en 1909 (*Les relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'Océan Pacifique*, t. I (seul paru). Paris, 1909, in-8, III).

³ Le père Bouvet, le père de Broissia et le peintre Gherardini avaient débarqué dès le 31 octobre ; les autres missionnaires quittèrent le navire le 5 novembre ; la date du 4 novembre que les Notices de Pfister donnent pour l'entrée en Chine de tous les missionnaires n'est donc pas absolument exacte.

⁴ Pour le départ de La Rochelle, les textes donnent tantôt le 6, tantôt le 7 mars (Gherardini dit le 7 mars ; de même l'*Abrégé* du *Journal* du commandant, le chevalier de la Roque) ; on mit en réalité à la voile le 6, mais le vent tomba quelques heures après et il fallut mouiller jusqu'au lendemain. Dans l'ouvrage de M. Madrolle dont je parle plus loin, les dates du premier voyage de l'*Amphitrite* (p. LXXIII) sont défigurées par une série de fautes d'impression.

Pour l'intérêt que suscita ce départ, voir les lettres indiquées dans [Belevitch-Stankevitich, Le goût chinois en France au temps de Louis XIV, Paris, 1910, in-8, 55](#), n. 2.

⁵ M. Madrolle, à la p. LXXIV, indique bien le 17 août 1703 pour le retour de l'*Amphitrite* à Brest, mais le texte du *Journal*, tel qu'il le publie, a formellement le 17 septembre (p. 267), et ceci semblerait confirmé par un événement antérieur du « 29 août » à la p. 266. En réalité, ces dates ne sont pas dans le mss., mais ont été suppléées par M. Madrolle d'après les indications chronologiques des marges, qu'il a mal lues. La date du 17 août 1703 est d'ailleurs confirmée par un mémoire portant la signature autographe du commandant de l'*Amphitrite* et où il est dit à deux reprises (*in fine*) que l'*Amphitrite* a désarmé à Brest en août 1703 (Arch. Col., C^r 18, ff. 6-53), ainsi que par une lettre de

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

C'est du premier voyage que je m'occuperai au cours du présent article. Quant au second, il est surtout connu par un récit que M. Claudius Madrolle a publié en 1901, non sans de nombreuses coupures et des changements de texte, dans *Les premiers voyages français à la Chine*, en indiquant comme auteur un des seconds du navire, « Bouvet de Touche », « un vétéran des mers des Indes » (pp. VII, 56 ¹), Dans leurs comptes rendus du livre de M. Madrolle, cette attribution a été acceptée tacitement par Gabriel Marcel, et expressément par M. Henri Froidevaux qui qualifie Bouvet de la Touche de « lieutenant de vaisseau » ² ; on la retrouve dans E. M. Dahlgren, *Les relations commerciales et maritimes*, p. 150, et dans Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois*, p. 66 et suiv. Mais le manuscrit de la Bibliothèque Nationale dont s'est servi M. Madrolle (Mss.fr., n^{lles} acq., 2086 —, il a appartenu à l'avocat général Joli de Fleury, puis a été aux Archives p.435 Nationales) est anonyme, le nom de Bouvet de la Touche n'y apparaît nulle part et M. Madrolle a négligé de nous dire sur quoi il fondait son attribution et où il avait trouvé des indications sur le « vétéran » qu'il indique comme l'auteur de la relation ³. Quelques informations supplémentaires sur ce second voyage de l'*Amphitrite* sont à glaner dans une [lettre du père du Tartre datée de Canton, 17 décembre 1701](#), insérée dans le 3^e recueil des *Lettres Édifiantes* ; M. Madrolle a déjà renvoyé à celle du père de Fontaney qui se trouve dans le 8^e recueil de

Fr. Froger de Brest, 20 août 1703, sur laquelle je reviendrai plus loin, et qui prouve que l'*Amphitrite* était arrivée à Brest avant cette date. M^{lle} [Belevitch-Stankevitch \(Le goût chinois, 70\)](#) indique le 11 août 1703 pour le second retour de l'*Amphitrite*, sans doute par inadvertance.

¹ *Les premiers voyages français à la Chine, La Compagnie de la Chine 1698-1719*, Paris, Challamel, 1901, gr. in-8, VIII+LXXXI+287 pages, avec 5 pl. hors texte ; l'ouvrage n'a été tiré qu'à cent exemplaires ; c'est un peu une œuvre de jeunesse, où il y a beaucoup à corriger.

² *T'oung Pao*, 1902, 252-255 ; *Quest. diplom. et colon.*, XVI [1903], p. 431. Si, par « lieutenant de vaisseau », M. Froidevaux a entendu lieutenant de vaisseau de la marine royale, je dois faire remarquer que Bouvet de la Touche ne paraît pas dans les listes de l'*Alphabet Laffilard* (Arch. Nat., C¹ 161).

³ Il s'agit en tout cas d'un officier qui avait sur l'*Amphitrite* un rang assez élevé, vraisemblablement capitaine. Un « De Latouche Jourdan » était en Chine en 1703-1704 comme capitaine en second soit du *François* (ou *Saint-François*), soit plus probablement du *Chancelier* (ou *Chancelier de France* = Pontchartrain) commandé par Nouel des Antons (cf. Arch. des Col., C¹ 18, ff. 114 suiv., lettre de Laugier du 22 septembre 1704) ; je ne sais s'il a rien de commun avec le Bouvet de la Touche de M. Madrolle.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

la même collection ¹. Enfin M^{lle} Belevitch-Stankevitch (*Le goût chinois en France, 64-71*) a utilisé beaucoup de documents nouveaux.

Pendant longtemps, le premier voyage de l'*Amphitrite* n'a été connu que par le récit plus littéraire que précis, du peintre de Modène Giovanni Gherardini « *Relation du voyage fait à la Chine sur le Vaisseau l'Amphitrite, en l'année 1698*. Par le Sieur Gio Ghirardini, peintre italien. À Monseigneur le Duc de Nevers. À Paris, chez Nicolas Pepie, rue Saint-Jacques au Grand-Saint-Basile. MDCC. avec permission », petit in-8 de 5 planches + 94 pages ; c'est la reproduction d'une lettre que « Gio Gherardini » écrivit de Canton au duc de Nevers, le 20 février 1699. L'ouvrage connut un certain succès et eut plusieurs éditions coup sur coup ².

¹ M. Madrolle n'a pas eu connaissance d'un manuscrit du second voyage de l'*Amphitrite*, « Journal du Voyage à la Chine fait dans les années 1701, 1702 et 1703 », dont la mention est perdue dans la Bibl. Sin.² 1049 sous la rubrique « Amiot » ; il s'agit bien probablement d'une autre copie du même récit que contient le mss. de la Bibliothèque Nationale, lequel a exactement le même titre ; peut-être les noms propres y seraient-ils plus corrects. Ce second manuscrit faisait partie de la bibliothèque de l'école Sainte-Geneviève, et a donc dû être transporté au collège de Canterbury avec le reste de cette bibliothèque lors de l'expulsion des Congrégations ; mais la bibliothèque a quitté Canterbury il y a quelques années, et je ne sais où elle se trouve actuellement. La description donnée du mss. de la Bibl. Nat. dans le *Catalogue* (« Journal du voyage de la Chine fait dans les années 1701, 1702 et 1703, par le père Fontaney et autres Pères jésuites ») n'est pas très heureuse ; le père de Fontaney ne fut passager qu'à l'aller, et c'est à proprement parler le *Journal* d'un officier de l'*Amphitrite* racontant le voyage dans les deux sens.

² Cf. Bibl. Sin.² 2089-2091. Je crois que Cordier a renversé l'ordre des éditions de 1700 et que celle de Nic. Pepie est la première ; le permis d'imprimer en est du 20 mars 1700. La signature y est donnée sous la forme Gherardini, que je crois correcte, bien qu'on ait Ghirardini sur la feuille de titre, et Girardini dans l'Avertissement. Aux éditions indiquées par Cordier, il faut ajouter : 1° « Relation... Ghirardini, peintre italien. Sur l'imprimé à Paris, chez Nic. Pepie, et se vend à Nantes, chez Jacques Mareschal, 1700 », in-12, 2 ffnc + 41 pages. Un exemplaire en est à la Bibl. de Nantes (cf. le *Cat. méthod.* de Péhant, t. IV [1867], n° 34464).

2° Ce qui restait de l'édition Pepie, 1700, fut joint, avec la feuille de titre ancienne, comme seconde partie d'un ouvrage que le libraire Th. Guillain fit paraître à Paris en 1702 sous le titre de *Les remarques sçavantes et curieuses sur divers Sujets. Avec une Relation d'un voyage de la Chine*.

3° Une traduction italienne annotée de la *Relation* a été faite par Michelangelo Gualandi et publiée à Bologne, Società Tipografica Bolognese, en 1854 sous le titre de *Relazione di un viaggio fatto alla China nel 1698* (M. Voretzsch, p. IV, croit à tort que toutes les éditions sont en italien). Le traducteur a bien adopté l'orthographe Gherardini, qui est aussi toujours celle de Froger et qui est confirmée, on le verra plus loin, par une lettre du peintre lui-même. Les informations concernant Gherardini n'ont été groupées jusqu'ici que très incomplètement ; j'y reviendrai à la fin du présent article. Dans un passage que M. Madrolle n'a pas reproduit, le *Journal* dit de Bouvet de la Touche (p. 9), en parlant de Gherardini, ajoute « au nom duquel le R. P. Prémare a fait imprimer une relation de voyage, dédiée à M. le duc de Nevers ». On ne voit pas bien comment entendre une telle information. Prémare, parti avec Gherardini sur l'*Amphitrite* en 1698,

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

p.436 En 1859 seulement, un Anglais, Saxe Bannister, publia un tout autre récit du premier voyage de l'*Amphitrite*, traduit par lui en anglais d'après « un manuscrit inédit », *A Journal of the First French Embassy to China*, 1698-1700, Londres, Thomas Cautley Newby, 1859, in-8, IV + CLIV + 254 pages ; le récit de voyage n'occupait qu'une partie du livre, et le souci de Saxe Bannister n'était pas la recherche érudite, mais bien « the friendly disposition of the Chinese Government and People to Foreigners » ; en d'autres termes, au moment même où l'Angleterre et la France étaient en lutte avec la Chine, Saxe Bannister employait la relation de l'*Amphitrite* comme arme contre le cabinet ¹. Saxe Bannister ne donnait pas d'indication précise sur son manuscrit français anonyme et le sort ultérieur en est inconnu. M. Madrolle, qui a donné une version française abrégée de l'édition anglaise de 1859 ², a dit que l'original français en avait été composé p.437 « soit par l'officier de bord Filye, soit plus probablement par l'enseigne de Lagrange » (p. VI), mais cette fois encore s'est abstenu de nous faire connaître les motifs de son opinion. M. Froidevaux a admis sans réserve que l'auteur était de Lagrange. Récemment M. Voretzsch, aujourd'hui ambassadeur au Japon, mais hier encore ministre d'Allemagne à Lisbonne, a trouvé à la Bibliothèque d'Ajuda un manuscrit français accompagné de quinze

était encore à Canton en février 1699, mais s'est rendu au Kiangsi dans le courant de cette même année. On pourrait bien supposer à la rigueur que Prémare aida l'Italien dans la rédaction de sa longue lettre française au duc de Nevers datée du 20 février 1699 (si toutefois elle ne fut pas rédigée en italien, puis traduite en France), et on écrivit à Paris, pour recommander l'impression ; mais il n'y a en tous cas rien à ce sujet dans la lettre de Prémare, datée de Canton, 17 février 1699, qui a été insérée dans le 2^e recueil des *Lettres Édifiantes*. Mon impression, à vrai dire, est que le soi-disant Bouvet de la Touche veut dire que la lettre de Gherardini est de Prémare et que son « au nom duquel » équivaut à « sous le nom duquel ». Mais c'est, semble-t-il, peu admissible, et l'Italien seul a pu composer, adapter ou citer les nombreux vers italiens qui occupent un tiers de la lettre.

¹ C'est peut-être là aussi la raison qui fit projeter une édition française de l'ouvrage de Saxe Bannister, annoncée à Paris chez Benjamin Duprat en 1860, mais elle n'alla pas au delà de l'impression du titre. Comme cette édition française devait reproduire également, en traduction, l'essai sur les dispositions amicales des Chinois, il n'est pas absolument sûr que le *Journal* lui-même n'y eût pas été une retraduction de l'anglais.

² M. Madrolle, tout en se reportant plus ou moins au texte anglais de Saxe Bannister, a surtout suivi une mauvaise traduction française manuscrite de 1862 qui se trouve à la Bibliothèque Nationale (mss. fr., n^{lles} acq., n° 9378) ; une erreur de cette traduction, en lui faisant modifier la composition de l'état-major de l'*Amphitrite*, a eu quelque répercussion sur l'introduction de M. Voretzsch. Par ailleurs, l'imprécision de l'Avant-Propos de M. Madrolle a fait croire à M. Voretzsch que M. Madrolle donnait son texte français d'après l'édition française de 1860 qui, en fait, n'existe pas.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

plans et d'un routier avec profils côtiers, le tout intitulé *Relation du premier voyage des Français à la Chine présenté à Monseigneur le comte de Pontchartrain*, et dont l'auteur signait la dédicace « F. Froger »¹ ; or, cette *Relation* est l'ouvrage même dont Saxe Bannister avait eu une copie parfois divergente et qui n'est donc ni de Filye ni de Lagrange.

F. Froger ou, pour lui donner son nom complet qui reparaît ailleurs, François Froger n'est pas inconnu. En 1695-1697, il avait accompagné l'escadre de M. de Gennes sur la côte orientale de l'Amérique du Sud, et s'était fait, sans en être prié d'ailleurs, l'historiographe de cette entreprise avortée dans son intéressante *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696, 1697, aux Côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et Iles Antilles, par une Escadre des Vaisseaux du Roy, commandée par M. de Gennes*, « imprimée par les soins et aux frais du sieur de Fer, géographe de Monseigneur le Dauphin », Paris, 1698, in-12 ; l'ouvrage est dédié au secrétaire d'État « Phelippeaux, comte de Maurepas », surintendant général de la Marine ; le privilège, au nom de de Fer, est du 15 octobre 1697. L'ouvrage de Froger fut très lu ; M. Voretzsch n'a parlé que de deux éditions, d'après Brunet, mais celui-ci en indique trois, et il y en eut en fait davantage : Sabin énumère celles de Paris, 1698 (dont des exemplaires portent 1699) ; d'Amsterdam, 1699 ; de Paris, 1700 ; de Lyon, 1702 ; p.438 d'Amsterdam, 1702 ; d'Amsterdam, 1715 (sous le titre de *Relation dun voyage de la mer du Sud*, etc.) ; enfin une traduction anglaise, *A relation of a voyage*, etc., de Londres, 1698.

Les grands dictionnaires biographiques ne savent pas grand'chose de François Froger. La *Nouvelle biographie générale* de Didot, dans un

¹ Aux archives du Service hydrographique de la Marine, on a encore de Froger les documents suivants se rapportant au voyage de l'*Amphitrite*, et dont M. Madrolle n'a rien dit p. LXIX :

Portefeuille 179 bis, Div. 12, n^o 2 et 2¹ : Deux copies d'un plan de la rade de Macao, dont un avec le nom de Froger ; une vue de Macao signée F. Froger.

Portefeuille 198, Div. 1, 2 et 2¹ : Deux exemplaires d'une carte de la rade d'Achém (avec la route de l'*Amphitrite* en 1698), par F. Froger.

Portefeuille 199, Div. 8, n^o 3 et 3¹ : Brouillon signé F. Froger et copie au net non signée d'un plan de la rade de Malacca (la route de l'*Amphitrite* y est marquée).

Tous ces plans et cartes se retrouvent dans le mss. de la bibliothèque d'Ajuda.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

article signé A. de Lacaze, le dit né en 1676, encore vivant en 1715, et ne parle que de son voyage sur l'escadre de de Gennes. L'article de la *Biographie Michaud*, signé E-s (Eyriès ?) ajoute à la date de naissance de 1676 l'indication que ce fut à Laval. Ni l'un ni l'autre article ne disent rien du voyage en Chine. Le seul ouvrage à en avoir parlé est le *Manuel du Libraire*, où Brunet inséra la note suivante dûment relevée par M. Voretzsch :

« Froger avait rédigé la relation d'un voyage qu'il avait fait sur l'*Amphitrite*, de 1698 à 1700, et qui avait principalement pour but les côtes de la Chine. Cette relation, présentée à M. de Pontchartrain, allait être mise sous presse, à Paris, lorsque la mort du libraire Barbin fils, arrivée en 1701, en empêcha l'impression. Le même officier ayant été nommé commandant de la flotte l'*Amazone*, s'embarqua sur ce navire, le 7 septembre 1704, et fit voile pour la côte du Sénégal, mais on ignore ce qu'il devint ensuite. Je possède une correspondance fort curieuse de cet ingénieur avec Nicolas Thoinard.

Les papiers de Thoinard (1629-1706) étaient un des trésors de Brunet, et leur description constitue la partie essentielle, avec 62 lettres de Rousseau à M^{me} d'Épinay et le manuscrit des mémoires de la comtesse d'Épinay, du *Catalogue des autographes précieux provenant de la bibliothèque de feu M. Jacques-Charles Brunet* vendus à la salle de la rue des Bons-Enfants le 19 décembre 1868. Comme ce *Catalogue*, dû à Étienne Charavay, est rare, je ne crois pas inutile de reproduire ici les deux paragraphes concernant les lettres de Froger (pp. 21-22) :

34. **Froger** (François), célèbre voyageur et ingénieur habile,... né 1676, m. après 1715.

48 l. a., dont 3 seulement sont signées ; La Rochelle et Brest, 1698-1704, environ 80 p. in-4.

Dans la première lettre, de La Rochelle, 3 mars 1698, il annonce son départ prochain ¹ ; le 3 juin suivant il écrit à Thoinard du cap

¹ L'*Amphitrite* quitta, en effet, La Rochelle le 6 mars 1698.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

de Bonne-Espérance et lui narre les détails de la traversée ¹. Rentré à Brest ², c'est de là qu'il date les p.439 44 lettres suivantes. Froger donne à Thoynard tout le détail des mouvements des vaisseaux du port ; il parle d'instruments de marine, d'inventions nouvelles, etc. Le 8 mai 1701 il annonce avec détails la mort de l'intendant des Clouzeaux, son parent ; il est chargé de lever le plan de la rivière de Carhaix ; envoi du dessin de diverses ancres (18 juillet 1701), Canonisation de Michel Noblet à Locrist près du Conquet (15 août 1701). Crainte d'une attaque de la flotte anglaise ; on n'eût pas été en état de la supporter ; dispositions prises à cause de cette alerte (12 septembre 1701). Retour de M. Coetlogon de la Havane (10 février 1702). Nouveaux préparatifs pour empêcher une descente des Anglais sur les côtes de Bretagne (5 juin 1702) ; différend des jésuites avec les bourgeois de Brest : l'évêque se prononce pour ces derniers (30 octobre 1702). Froger se plaint qu'on ne lui donne pas d'avancement (27 décembre 1702). Émeute à Brest contre les jésuites (20 juin 1703). Voyage de l'*Amphitrite* en Chine : détails curieux à cet égard (20 août 1703) ³ ; Froger, nommé commandant de la flûte l'Amazone, part pour la côte du Sénégal, et il annonce cela à Thoynard par une lettre datée de Paimboeuf, le 25 septembre 1704. — On a joint à cette correspondance six lettres, dont deux d'un membre de sa famille, et les autres à lui relatives.

35. **Le même.** L. a s. (à M^{me} Barbin) ; Brest, 1^{er} mai 1702, 1 p. pl. in-4.

Il avait remis au fils de M^{me} Barbin une copie de la relation de son voyage en Chine. Ayant appris la mort de celui-ci, il redemande son manuscrit, vu qu'il ne veut pas le faire imprimer. Il le ⁴ prie en conséquence de le faire remettre à M. Thoynard ⁵.

¹ L'*Amphitrite* resta mouillée au Cap du 31 mai au 10 juin.

² L'*Amphitrite* était revenue à Port-Louis près de Lorient le 3 août 1700 ; je ne sais les raisons qui firent « rentrer » Froger à Brest ; peut-être y avait-il séjourné auparavant, après que l'escadre de M. de Gennes fut revenue en 1697 à La Rochelle.

³ Vu la date et le lieu, il s'agit sûrement du second voyage de l'*Amphitrite*, dont Froger ne fit pas partie ; l'*Amphitrite* est rentrée à Brest le 17 août 1703.

⁴ *Sic* ; lire « la » ?

⁵ On remarquera qu'il n'y a pas ici accord absolu entre le résumé de Brunet dans le *Manuel* et celui de Charavay dans le *Catalogue*. Il est difficile d'y voir clair sans le texte original de la lettre.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Je ne sais ce qu'il est advenu des lettres ainsi vendues en 1868. Leur absence est d'autant plus regrettable que, par des données sur la parenté de Froger avec l'intendant des Clouzeaux ou par les lettres d'un membre de la famille de Froger ou relatives à Froger, on pourrait peut-être être mis sur la piste des origines véritables du voyageur ; il faut bien reconnaître que jusqu'ici celles-ci sont autant dire inconnues. Les renseignements des anciennes biographies selon lesquels il est né en 1676 et était encore vivant en 1715 dérivent, le premier de l'indication fournie par Froger lui-même dans la préface de sa *Relation* de l'expédition de 1695-1697, le second du fait que Froger écrit la préface de la réédition de 1715. Quant à la naissance de Froger à Laval, c'est là une donnée de la *Biographie Michaud* que p.440 rien jusqu'ici n'a permis de recouper. Le nom de Froger est fréquent dans le Haut-Maine et dans le Bas-Maine, mais on le rencontre ailleurs également. M. Desportes (*Bibliogr. du Maine*, Le Mans, 1844, in-8, p. 302 ne connaît Fr. Froger que par sa *Relation* d'Amérique ; B. Hauréau, dans son *Histoire littéraire du Maine*, V [1872], 31-33, parle de Fr. Froger « que l'on dit né dans le Maine », sans plus ; l'abbé Angot n'a pas fait place à Fr. Froger dans son *Dictionnaire historique et biographique de la Mayenne* ; l'archiviste de la Mayenne, M. E. Laurain, a eu d'ailleurs l'amabilité de compulser pour moi les registres paroissiaux de Laval pour 1675, 1676 et le début de 1677 (il y a ensuite une lacune) ; le nom de François Froger n'y figure pas. Nous sommes ainsi réduits sur le compte de Froger aux données de ses préfaces, aux résumés de ses lettres par Brunet et par Charavay, et au manuscrit retrouvé par M. Voretzsch. J'y puis seulement ajouter qu'il y a aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, dans la collection d'Anville, un plan de Saint-Louis du Sénégal par Froger, daté de 1705 ¹ ; cela du moins nous met un an plus tard que la dernière lettre mentionnée par Brunet. Ingénieur et dessinateur, Froger n'avait que 19 ans quand il partit sur l'escadre de M. de Gennes, et 21 quand il écrivit l'histoire de cette croisière. Il fit hommage de son œuvre à Phéliepeaux de Pontchartrain qui s'intéressa

¹ Cf. *Bull. de la sect. de géogr.* du Comité des trav. hist. et scientif., XLI [1926], 122.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

au jeune homme, et, comme Froger le dit lui-même dans sa dédicace, lui procurera un embarquement sur l'*Amphitrite* ¹. Mais Froger n'était pas un officier régulier de la marine royale. Pontchartrain semble s'être moins intéressé à lui par la suite : de là éventuellement les plaintes de Froger en 1702 ; peut-être le manuscrit de sa relation du voyage à la Chine offert à Pontchartrain n'avait-il pas été accueilli aussi favorablement que celui relatif au voyage d'Amérique et est-ce là la raison pour laquelle Froger ne voulut pas ou plutôt ne voulut plus faire imprimer ce nouvel ouvrage ; on verra bientôt que Pontchartrain, vers le même temps, avait reçu d'un autre jeune homme une autre relation du voyage de 1698-1700 et qu'à celui-là au contraire, il donne des preuves de sa satisfaction et de ses dispositions bienveillantes.

À propos de François Froger, M. Voretzsch (p. VI) a un texte un peu ambigu, où il fait intervenir Froger de la Rigaudière, l'un des seconds capitaines de l'*Amphitrite* en 1698-1700 et son commandant en 1701-1703, et _{p.441} en outre, un autre de la Rigaudière qui aurait été lieutenant lors du premier voyage, et un troisième, neveu du commandant, qui embarqua comme cadet lors du voyage de 1701-1703 ; évidemment M. Voretzsch les suppose de la même famille que François Froger, si même il ne songe pas à identifier celui-ci à l'un d'eux. Cette dernière hypothèse serait caduque de toute manière, car le second capitaine de la Rigaudière apparaît souvent dans le récit de Froger tout à part de Froger lui-même, et le lieutenant de la Rigaudière du premier voyage doit disparaître. Le texte de Saxe Bannister comme celui de M. Voretzsch nomment en sa place un lieutenant de Barilly ; mais l'auteur de la traduction manuscrite française de 1862, tout en donnant bien Barilly dans le texte, lui a substitué par inadvertance, dans la marge, le nom de la Rigaudière, et c'est ainsi qu'un lieutenant de la Rigaudière a été embarqué par M. Madrolle (p. 2) sur l'*Amphitrite* en 1698 à côté du second capitaine Froger la Rigaudière. Quant à une

¹ Bien que Froger se nomme en un passage de sa *Relation* (p. 51), il ne dit pas en quelle qualité il voyageait sur l'*Amphitrite* ; mais c'est probablement lui le « sous-ingénieur » qui est mentionné par Lagrange (*Voyages curieux*, 218) comme mangeant à la table du bord.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

parenté entre François Froger et Froger de la Rigaudière rien ne permet de la supposer. Les Froger de la Rigaudière et de l'Éguille, anciennement venus de Normandie, avaient leur château à La Rigaudière, commune de Médicis, dans la Charente-Inférieure. Même si nous révoquons en doute la naissance de François Froger soit à Laval, soit dans le Maine, il n'y a aucune raison de le croire Charentais, et il suffit que son embarquement sur l'*Amphitrite* soit seulement dû à l'intervention de Pontchartrain pour ôter toute base à une parenté qui ne s'appuierait que sur l'identité fortuite des deux patronymiques.

@

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

II

@

M. Madrolle, on se le rappelle, avait attribué la *Relation* de Froger à l'officier de bord Filye ou « plus probablement » à l'enseigne de Lagrange. J'ignore ce qui avait fait songer à Filye, dont on ne nous dit rien par ailleurs et dont le nom n'apparaît nulle part dans le manuscrit de Froger utilisé par M. Voretzsch. L'existence de ce Filye, jusqu'ici attestée seulement par la liste d'officiers que donne l'édition de Saxe Bannister, ne paraît toutefois pas douteuse, car ce doit être lui le « Filijs », lieutenant du *François*, mentionné à Canton par une lettre du directeur France, le 20 décembre 1703, et le « Filij » d'une lettre de Laugier, 22 septembre 1704 ¹ ; mais rien ne donne à penser qu'il ait jamais écrit. Le nombre des officiers de ^{p.442} l'*Amphitrite*, indiqué à deux reprises par Lagrange (*Voyages curieux*, 215 et 218), étant atteint sans Filye, il est probable que celui-ci est le cadet dont il est question également chez Lagrange à part des officiers (*Voyages curieux*, 218). On voit mieux pourquoi M. Madrolle a mis en avant le nom de Lagrange. François Jégou (*Hist. de Lorient port de guerre*, 2^e éd., Vannes, 1887, in-8, p. 137) a en effet reproduit ce passage d'une lettre de Pontchartrain à Mauclerc, 18 août 1700 :

« J'ay reçu le journal de voyage de la Chine que le chevalier de la Grange, garde de la marine, vous a remis. Vous pouvez l'assurer que j'ay esté bien aise de voir cette marque de son application et que je m'en souviendrai dans l'occasion.

Le ministre n'avait pas tardé à répondre, car on a la lettre d'envoi de Mauclerc, datée de Lorient, 11 août 1700 (Arch. Nat., Mar. B³ 109, ff. 120-121) :

« ... M. Le Chlêr de La Grange, garde de la marine, qui vient de servir d'officier sur La fregatte L'amphitrite, m'a remis un journal du voyage qu'il vient de faire à la Chine où il y a des

¹ Arch. des Col., C¹ 18, ff. 111 v^o et suiv., 114 et suiv.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

plans des Lieux où il a passé. Il m'a prié de vous L'envoyer avec une Boëtte de fer Blanc dans Laquelle Il y a trois autres plans, on m'a assuré qu'il avoit très Bien fait son devoir et Vous jugerés Bien par son Travail qu'il s'est beaucoup appliqué.

Pontchartrain a ajouté en marge : « accuser la reception ql marque au garde que je suis bien aise de voir son application et que je m'en souviendray dans l'occasion. » M. Madrolle aura vraisemblablement connu l'un de ces textes.

Puisque le *Journal* traduit par Saxe Bannister est de Froger et non de Lagrange, on pourrait penser que la relation de Lagrange est perdue ; il n'en est rien. J'ai acquis à Paris, en 1926, un manuscrit petit in-4, relié dans un brocart chinois ancien, qui a été mutilé et même assez naïvement truqué, mais qui contient encore à peu près la moitié d'une relation inconnue du premier voyage de l'*Amphitrite* ; des passages des ff. 71 v^o, et 102 r^o donnaient à penser que l'ouvrage était adressé à Pontchartrain ; quatre vues en couleurs accompagnent encore le récit, et deux d'entre elles sont signées respectivement « Le chër de Lagange La fait 1699 ¹ » et « 1699 Le cher de Lagrange » ; j'étais ainsi amené à supposer que c'était là la relation de Lagrange dont il est question dans la correspondance de Mauclerc et de Pontchartrain ².

p.443 Peu de temps après, par l'intermédiaire obligeant de M. de la Roncière, j'ai été mis en relations avec M. Georges du Loup, ancien officier de marine, et celui-ci a bien voulu me communiquer un

¹ « Lagange » est un *lapsus* de quelqu'un qui s'attache à calligraphier au lieu de signer normalement.

² Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un main inconnue avait, au moyen de papiers collés et de surcharges, modifié les titres courants « *Premier uoyage des françois à la Chine sous le règne de Louis XIV* » en « *uoyage dun françois à la Chine* » et changé en 1758, 1759 et 1760 les dates marginales de 1698, 1699 et 1700 ; mais on retrouve le texte original sous ces altérations. Il manque les ff. 1-47, 49, 52, 64, 65, 71-77, 84-86, 103, 111-125, 137 à la fin (le f^o 97 a été sauté à la numérotation).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

manuscrit petit in-folio de sa bibliothèque, comprenant 1 f° de titres et 388 pages numérotées au crayon ¹, et dont voici le titre assez copieux :

Le premier uolume des uoyages curieux faits dans diuerses prouinces de france, despagne, de flandres et de loraine lespace de cinquante ans par mess^{rs} Louis de chancel de lagrange, ancien officier de la marine cheualier de l'ordre royal et militaire de S^t Louis commandeur de celuy de S^t Lazare et de nostre dame du carmel commanderie de perigueux faubourg Saint-Georges. Ses grands uoyages et expéditions maritimes dans les quatre parties du monde sont insérés en dautres uolumes présentés et donés au mois de novembre 1740 a son altesse royale monseigneur l'infant dom philipes grand admiral d'espagne et des indes lequel a épousé madame louise elisabét premiere de france lan 1738, il n'a pas laissé de placer en ces recueils Les principaux uoyages et expéditions militaires auxquelles il a participé obseruant les distances et la quantité de lieües par mer et par terre qu'il a faites années par années. Escrit de sa propre main.

Le volume s'arrête à l'année 1704, et on lit à la p. 384 :

« Je finiray ce premier uolume de mes voyages par dire que le corps de la marine commençât se ressentir de la disipation des finances ou du peu de paye et d'apointemens qu'on payoit aux officiers et aussi ne fit-elle aucun exploit digne de mémoire iusques en l'année 1711 ou M. Dugué-Trouin par la riche prise qu'il fit de rio janeiro sur les portugais luy rendit son premier lustre nous parlerons de cette expédition dans le 2^e volume a la quelle ie me trouué ² ».

Le sort de ce second volume m'échappe, de même que celui des manuscrits que Lagrange avait donnés à don Philippe en 1740 ³. Du

¹ Il y a en réalité 392 pages, car on a sauté 2 pages entre les pp. 312 et 313, et 2 pages entre les pp. 314 et 315.

² Le dernier membre de phrase, malgré une construction bizarre dont Lagrange est coutumier, se rapporte naturellement à l'« expédition » de 1711 où Lagrange se trouva.

³ On aimerait surtout à retrouver ce manuscrit offert en 1740 ; en effet, dans ses *Voyages curieux*, pp. 1-2, Lagrange rappelle ce don fait à Bayonne le 12 novembre 1741, en ajoutant que le manuscrit était « enrichi de 80 planches des principales places maritimes que ie desiné et leuées moi-mesme aussi régulières que les meilleurs ingenieurs eussent pu faire iy ioinis une lettre en langue espagnolle a la teste de cet

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

moins, les pages 207-315 du premier volume sont-elles occupées par le « Premier voyage des français à Lachine », et un simple coup d'œil suffit à montrer que, malgré des changements assez nombreux, ce récit est foncièrement identique à celui de mon manuscrit.

p.444 Louis de Chancel de Lagrange est facile à identifier ; les contrôles de la marine ont gardé sa trace ¹, et surtout sa famille était de bonne noblesse périgourdine. Son frère aîné, François-Joseph de Chancel, seigneur de Lagrange, dit Lagrange-Chancel, est l'auteur des célèbres *Philippiques* dirigées contre le Régent. Un frère cadet, Jean de Lagrange-Chancel, jeune officier de marine, périt dans le naufrage du *Fidèle*, peu après la prise de Rio de Janeiro, le 18 janvier 1712. Quant à Louis de Chancel de Lagrange, dit le chevalier de Lagrange, la *Bibliographie générale du Périgord* de Roumejoux (II, 107) le fait naître à Périgueux le 20 septembre 1678 ² et mourir à Antionat (lire Antoniac) ³ en Périgord le 25 novembre 1747 (lire 1745 ?) ; elle lui attribue une *Énigme sur la truffe* parue dans le *Mercure de France* de janv. 1719 (p. 165) et une *Lettre au Régent*, Rochefort, 1^{er} avril 1719, publiée en 1887 par Diancourt dans *Une Philippique inconnue* ⁴, mais, elle est muette sur sa relation du voyage de l'*Amphitrite* et sur les deux volumes des *Voyages curieux*. Il est à peine besoin d'ajouter que le volume conservé des *Voyages curieux* donne sur la première partie de la vie de Louis de Lagrange des informations bien plus précises et détaillées que celles qu'on possédait jusqu'ici.

ouvrage qui fut placé dans son cabinet duquel j'ay conservé le double pour la famille... » (le double de l'ouvrage évidemment, mais, à ce qu'il semble, sans les planches [cf. cependant *infra*] ; en tout cas elles n'étaient pas jointes au mss. dont M. du Loup a le premier volume, car à plusieurs reprises Lagrange y renvoie pour elles [par exemple pp. 217, 213] au mss. offert à don Philippe).

¹ Cf. *Alphabet Laffillard*, s. v. Louis de la Grange Chancels ; Fr. Jégou, *Hist. de Lorient port de guerre*, p. 437. Lagrange, promu enseigne de vaisseau le 1^{er} janvier 1703, ne dut jamais dépasser ce grade ; il prit sa retraite le 1^{er} août 1726.

² Ceci est en désaccord d'un jour avec les *Voyages curieux*, pp. 1-2, où Louis de Lagrange dit être né « le uint et un de septembre iour de saint matieu lan 1678 ».

³ Louis de Lagrange vécut à la fin de sa vie et mourut chez son frère aîné, l'auteur des *Philippiques* ; celui-ci habitait le château d'Antoniac, apporté en dot par leur mère, Marie de Bertin, demoiselle d'Antoniac.

⁴ Cette lettre fait peu d'honneur à Louis de Lagrange ; son frère aîné, emprisonné par le Régent, s'était évadé, et Louis de Lagrange écrit au Régent pour le désavouer assez lâchement, « n'ayant eu de ma vie aucun sujet d'estre content de sa conduite ». Les

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Maintenant, dans quelle relation mon manuscrit se trouve-t-il avec celui de M. du Loup ? Celui-ci est une œuvre de vieillesse, où Louis de Lagrange reprend l'ensemble de ses voyages. Ce n'est pas une simple copie de ^{p.445} l'ouvrage offert à don Philippe en 1740, et auquel l'auteur renvoie ailleurs plus d'une fois, mais quelque chose de plus personnel (a iecris pour moi », p. 2), et qui est, au moins en partie, de 1743 (« mais aujourd'hui que iescriis 1743 », p. 192). S'il fallait en croire Lagrange, il écrivait sur la Chine autant dire de souvenir, les manuscrits de ses voyages maritimes ayant disparu dans le naufrage du *Fidèle* ¹ ; mais les plans qu'il avait joint au mss. donné en 1740, les caractères chinois reproduits de manière presque identique dans les deux manuscrits, enfin la correspondance à peu près littérale de pages entières entre mon manuscrit et les *Voyages curieux* excluent absolument que Lagrange n'ait pas eu par devers lui, en 1743, une copie, peut-être incomplète, de son texte de 1700 ².

circonstances changées et l'âge venu, il se réclama au contraire de ce même frère, et fait de lui, dans la section préliminaire de ses *Voyages curieux*, un éloge dithyrambique.

¹ « La deuzième partie [*du voyage à la Chine*] comprend le seiour que iay fait dans cet empire oriental... et ie prie le seigneur qu'il me fournisse une mémoire suffisante affin de détailler ces circonstances ayant eu le malheur de perdre deux volumes manuscrits qui traitaient de mes uoyages maritimes dans l'infortuné naufrage des deux vaiss^x du roi le magnanime et le fidelle de 70 et 60 canons chacun ou parmi la perte de quatorze cents hommes qui se noyèrent y compris quarante gentilhommes officiers ou gardes de la marine ieus laffliction dy uoir comprendre un ieune frere que iaymois et qui mauoit prié de luy prester mes uoyages afin de les lire et sinstruire que ie n'ay plus reués... » (*Voyages curieux*, p. 211). Dans un passage de la p. 331, Lagrange dit qu'il perdit dans le naufrage du *Fidèle* trois volumes de ses voyages.

² Mon travail était complètement rédigé quand un renseignement de M. G. Lavergne, archiviste de la Dordogne, sur l'Autel de l'Assomption de l'Église de la Cité de Périgueux, m'a amené à parcourir le *Bull. de la Soc. hist. et archéol. du Périgord*, où j'ai vu qu'il avait été abondamment question de Louis de Lagrange. Dans le t. XVII [1890], p. 124, on signale la vente récente par Eugène Charavay, d'une lettre de Louis de Lagrange datée de Rochefort, 11 novembre 1723. Monsieur A. Dujarric-Descombes (pp. 124 et 193) annonce à ce propos qu'il possédait le second volume des *Mémoires* de Lagrange, chronique des événements depuis 1702 jusqu'au 30 mai 1734 ; le premier volume avait été vendu par Charavay ; son sort est inconnu (cf. aussi t. XXXIX, p. 239). En 1914-1915, un anonyme publia dans la *Revue de la Saintonge et de l'Aunis* (t. XXXIV-XXXV) un récit de voyage en Saintonge extrait du 2^e volume des *Voyages* de Lagrange. Une note préliminaire disait : « Cette relation a été rédigé en 1739 par Louis de Chancel de Lagrange... Il parle d'un premier volume... Cette première partie semble perdue. » M. Dujarric-Descombes apprit par la suite que cette publication avait été faite au moyen d'une copie prise à Paris sur le manuscrit du second volume qui avait été acquis par le libraire Gougy ; celui-ci le vendit en 1914 pour 50 francs à « un bibliophile russe, grand amateur de manuscrits français ». Antérieurement, M. Dujarric-Descombes avait eu entre les mains ces deux volumes des *Voyages* et il a connu aussi un cahier de chansons écrites par Louis de Lagrange ; c'est au moyen des extraits qu'il avait pris qu'il a publié dans le *Bulletin* de 1916-1917 (t. XLIII et XLIV) la partie du

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

p.446 Mon manuscrit est autographe, quoique d'une main plus jeune que celle des *Voyages curieux*, et on y retrouve d'ailleurs les particularités assez caractéristiques de l'orthographe de Lagrange (« lomstems » pour longtemps », « loing » pour « loin », « Cantong » pour « Canton », etc.) : il n'est pas douteux que ce soit là un exemplaire du récit qu'il écrivit en 1700. Dans son ouvrage de 1743, Lagrange raconte (p. 207) qu'à son retour de Chine en 1700, un exemplaire fut remis à S. A. S. Louis de Bourbon-Condé, 6^e du nom ¹, et une « pareille copie » à Jérôme comte de Pontchartrain. Ailleurs (p. 317), sous l'année 1700, Lagrange note : « Je fus dire adieu a M. de Maucler comisaire ordonateur qui mauoit très bien serui auprès de M. le comte de pontchartrain alors ministre de la marine car en luy enuoyant le liure de mon uoyage de la chine couuert dun brocart dor chinois il luy auoit fait mon esloge, ce qui luy attira une response par laquelle il luy marquoit de masurer de sa protection charmé dauoir ueu les marques de mon aplication dont ie me sentirois a la premiere promotion que le roi feroit ². » Dans mon manuscrit, Lagrange s'adresse au destinaire en l'appelant « Votre Grandeur », ce qui exclut le duc de Bourbon-Condé, mais s'applique bien à Pontchartrain ; par ailleurs, mon manuscrit est bien « couuert d'un brocart d'or chinois » ancien, ce

deuxième volume des *Voyages* qui concerne le Périgord ; il l'a fait précéder (XLIII 137-147) d'une biographie de Louis de Lagrange ; de son récit, il semble bien résulter que tous ces manuscrits (mais non le mien) ont été retrouvés à Antoniac et dispersés en 1892. Les *Voyages* seuls nous intéressent ici directement. M. Dujarric-Descombes dit que le 1^{er} volume était un in-folio d'environ 300 pages, avec 80 planches, double conservé par Lagrange du manuscrit qu'il offrit à l'infant don Philippe en 1740 ; le 2^e volume avait 290 pages in-folio. Si le manuscrit du 2^e volume est bien de 1739 comme il était dit dans la *Revue de Saintonge et de l'Aunis*, il ne peut être un double ni de celui de 1740, ni de celui de 1743 dont M. du Loup a le premier volume. Quant au premier, s'il a des planches, compte environ 300 pages et est un double de celui de 1740, ce n'est pas non plus le manuscrit acquis par M. du Loup qui n'a pas de planches, compte 392 pages et a été écrit en 1743. Louis de Lagrange qui n'avait rien d'un styliste, était un écrivain impénitent ; il a pu faire copie sur copie d'ouvrages qu'il remaniait sans cesse et qui ne virent jamais le jour. Mais il faudrait disposer des divers manuscrits pour pouvoir les comparer et élucider le détail de leurs relations.

¹ Louis de Lagrange avait été page chez la duchesse de Bourbon-Condé de 1691 à 1693 ; c'est alors qu'il s'était initié aux sciences sous la direction de Manesson-Mallet, le fils de l'auteur de la *Description de l'Univers* et des *Travaux de Mars*. Dans ses *Voyages Curieux*, pp. 207-209, Lagrange reproduit la dédicace qu'il écrivit à Paris le 20 octobre 1700 pour l'exemplaire de *Relation* destinée au duc de Bourbon-Condé ; elle est assez dure pour les Chinois en particulier, pour les Chinois chrétiens qui « dérobent et trompent plus hardiment que ceux qui demeurent dans l'idolâtrie ».

² Comme on le voit, Lagrange force un peu, rétrospectivement, le sens de la réponse de Pontchartrain.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

doit donc être là l'exemplaire même, malheureusement mutilé, que Lagrange avait envoyé à Pontchartrain par l'intermédiaire de Mauclerc. Quant aux mutilations, certaines ont été volontaires, et une partie du moins semble avoir eu pour but de faire disparaître les réflexions assez défavorables auxquelles Lagrange se livrait sur le compte des jésuites de Chine. Ce qu'elles étaient dans le détail, ^{p.447} nous n'en pouvons plus guère juger, car c'est là un des points où le vieillard de 1743 a usé de plus de discrétion que le garde de marine de 1700 ¹.

@

¹ En dehors des quatre vues en couleurs qui subsistent dans mon mss, on a encore de Lagrange une carte de la rivière de Canton (Serv. hydr. de la Mar., Portef. 179 bis, div. 9, n° 1), reproduite par M. Madrolle, et un plan de la côte d'Achem, signé « de Lagrange fecit 1698 le 21 sept. », avec un petit plan d'Achem signé « de Lagrange » et daté du 6 août 1698 (Serv. hydr., Portef. 198, Div. 1, n° 3).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

III

@

En dehors des *Relations* de Froger et de Lagrange, le voyage de l'*Amphitrite* en 1698-1700 était narré dans le *Journal* du commandant, le chevalier de la Roque, capitaine de frégate légère dans la marine royale ¹. Nous ne le connaissons plus que par l'*Abrégé du Journal du voyage de la Chine que j'ay fait commandant l'Amphitrite l'année 1698*, en 13 pages, qui se trouve aux Arch. Nat., Mar. 477, 129, pièce 3. Ce résumé, qui donne surtout des dates, n'est pas signé, ni autographe, mais comporte des annotations qui doivent être de la main de la Roque. Le texte renvoie plusieurs fois au journal détaillé, et fait aussi mention de plans et vues (d'Achem, de Malacca, de Macao, de Bantam) dont aucun n'est joint au résumé. Sur la couverture, une main a ajouté « La Roque », « juillet 1700. Extrait du journal du S^r de la Roque », et une note : « Comme La Roque doit bientôt arriuer L'entendre le questionner & faire un mémoire du tout p^r LeCon^{el} ².

Enfin, il faut naturellement tenir compte de la [lettre du père de Prémare au père de la Chaize, Canton, 17 février 1699](#), de [celle du père Bouvet au même destinataire, Pékin, 30 novembre 1699](#), toutes deux reproduites dans le 2^e [recueil des Lettres Édifiantes](#), et de la *Route qu'il faut tenir pour passer les détroits de Malaque & de Governadour* qui est insérée dans ce même recueil entre les lettres.

@

¹ Le nom du chevalier de la Roque est attesté par tous les textes, et on verra plus loin que le personnage est bien connu. Je ne sais par suite de quelle erreur Jégou, *Hist. de Lorient port de guerre*, 1887, 136, dit que l'*Amphitrite* « fit son retour à Lorient au mois d'août 1700, sous le commandement d'un enseigne de la marine royale nommé de la Vérune » ; ce « de la Vérune, capitaine de l'*Amphitrite* » reparaît à la p. 137 ; mais de la Roque était capitaine de frégate et il n'y avait pas d'enseigne « de la Vérune » sur l'*Amphitrite*.

² La date de juillet 1700 fait, en apparence, difficulté, puisque l'*Amphitrite* n'est arrivée à Port-Louis (Lorient) que le 3 août. Mais l'*Amphitrite* avait mouillé à Belle-Isle du 30 ou 31 juillet au 2 août, et une phrase du texte de Saxe Bannister qui manque à celui d'Ajuda nous fait savoir que de la Roque envoya de là de Boissy et de Beaulier prendre la diligence à Vannes pour annoncer au roi et à la Compagnie le retour du navire ; c'est évidemment eux qui apportèrent l'*Abrégé*.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

IV

@

p.448 À l'aide de tous ces récits et en les complétant par les pièces d'archives on peut se faire quelque idée des raisons qui firent décider le voyage de l'*Amphitrite*, des conditions dans lesquelles le navire fut armé et des rivalités de personnes et d'intérêts qui faillirent maintes fois provoquer des catastrophes ; c'est merveille que ce premier voyage se soit achevé sans trop d'encombre et ait laissé des bénéfices importants ; pareille chance ne se reproduisit plus par la suite.

Le père Joachim Bouvet, du Mans (1656 ?-1730), était un des six jésuites mathématiciens que Louis XIV avait fait partir à ses frais pour la Chine en 1685. Arrivé à Pékin en février 1688 et resté à la cour où il jouissait auprès de l'Empereur d'un certain crédit, Bouvet quitta la capitale le 8 juillet 1693, se rembarqua pour la France à Macao le 10 janvier 1694 et, après toutes sortes de péripéties, finit par débarquer à Brest le 1^{er} mars 1697. ¹

Que venait faire en France le père Bouvet ? On en a discuté, mais le cas est en somme assez clair. Les cinq jésuites français envoyés par Louis XIV et arrivés en Chine au début de 1688 constituaient un groupe spécial, à part des Pères « portugais » ; ils désiraient s'affirmer de plus en plus, et devaient donc se renforcer. Par ailleurs, K'ang-hi avait accordé le 22 mars 1692 le célèbre édit qui autorisait la libre prédication du christianisme dans ses États ; les missionnaires exultaient. Évidemment, l'entente était au fond un malentendu ; K'ang-hi montrait de la bienveillance aux missionnaires parce qu'il voulait s'assurer le bénéfice de leurs connaissances scientifiques ; les

¹ Pour le père Bouvet comme pour la plupart des anciens missionnaires jésuites de Chine, les renseignements les plus abondants jusqu'ici sont naturellement ceux des *Notices Biographiques et Bibliographiques* du père Louis Pfister, Changhai, 1868-1875, autographié (n'est pas dans le Commerce). Sur la première partie de son voyage d'Europe en Chine en 1685-1686 jusqu'au Siam, Bouvet avait écrit lui-même une relation dont Cordier possédait une copie ancienne (cf. *Bibl. Sin².*, 1057) ; sur l'ensemble de ses voyages jusqu'en 1697, mais principalement sur le voyage de retour de Chine en France en 1694-1697, la meilleure source est le mss de la Bibl. de Munich, Cod. gall. 711 (cf. *Bibl. Sin².*, 1057).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

missionnaires faisaient œuvre de savants pour acquérir une autorité qui leur permît de développer leur apostolat ; ce qui était l'essentiel pour l'un était l'accessoire pour les autres ; mais on mit quelques années, des deux côtés, avant d'aboutir à des conflits que les jalousies nationales et la rivalité des divers ordres religieux exaspérèrent ; le mandement de Mgr Maigrot du 26 mars 1693 sur les rites chinois ne fit pas^{p.449} disparaître immédiatement le bénéfice de l'édit de tolérance du 22 mars 1692. K'ang-hi, qui s'était pris de sympathie pour les jésuites français mathématiciens, leur avait donné le 4 juillet 1693 une maison dans la ville jaune (Bouvet avec quelque exagération, la dit dans l'enceinte du palais impérial lui-même). Le même jour, il donnait l'ordre au père Bouvet de se rendre en France pour ramener de nouveaux savants, et le Père, bien décidé à tirer de cette mission les meilleurs avantages pour la maison française, quittait Pékin le 8 juillet avec les privilèges et la patente d'un *k'in-tch'ai* ou « délégué impérial ». ¹

Quand il parvint en Europe après quatre ans, Bouvet se mit immédiatement à l'œuvre. Afin de préparer l'opinion de Louis XIV lui-même, il fit paraître dès 1697 le *Portrait historique de l'empereur de la Chine, présenté au Roy* (cf. *Bibl. Sin².*, 634), parallèle entre Louis XIV et K'ang-hi établi en termes flatteurs pour tous les deux. Par ailleurs, il y a aux Arch. des Colonies, C¹ 8, ff. 64-72, la copie d'un *Mémoire du R. P.... envoyé par l'empereur de la Chine en France. Il justifie la qualité que luy a donné l'Empereur de la Chine, expose les intentions de ce monarque, demande au Roy dy répondre favorablement*. Le Père anonyme est évidemment le père Bouvet, et le mémoire est trop instructif pour que je n'en cite pas quelques passages. Après avoir rappelé le don d'une maison aux jésuites français par l'empereur « dans l'enceinte de son palais », Bouvet ajoute :

« Et le mesme jour qu'il fit cette faveur, il en choisit un d'entr'eux [=Bouvet], pour venir marquer de sa part à Votre

¹ Cf. Du Halde, *Description de la Chine*, 1735, in-folio, I, 95. Il ne faudrait toutefois pas penser que la mission de Bouvet fût la première envoyée par K'ang-hi en Europe ; le père Grimaldi rentrait d'Europe, où il s'était rendu sur l'ordre de K'ang-hi, au moment même que Bouvet quittait Pékin pour s'embarquer.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Majesté, la haute estime, qu'il a conçue pour elle ; et lui rendre compte, de toutes les faveurs dont il les a comblés en votre considération ; du plaisir qu'il se fait d'avoir auprès de lui des jésuites françois : du désir qu'il a d'en voir arriver chaque année un grand nombre dans ses Estats, et d'y introduire par leurs soins tous nos arts et toutes nos sciences, moyen très propre pour y établir ensuite nostre S^{te} Religion : de la joye qu'il auroit de voir arriver tous les ans dans ses ports des vaisseaux de vos sujets ; de la vraie disposition, où il est, de leur accorder ce que Votre Majesté pourra souhaiter, pour la liberté et l'avantage du commerce.

À l'objection qui lui a été faite qu'il n'apporte pas de lettre de l'empereur de Chine, Bouvet répond que celui-ci est lié par la vieille coutume de n'envoyer que des ordres « qui marquent ^{p.450} une subordination de vassal ou de tributaire » mais que lui-même avait une patente de *k'in-tch'ai* ou délégué impérial. On lui avait demandé de la montrer, mais il explique qu'il a dû la rendre en quittant la Chine, car elle ne s'adresse qu'aux sujets de l'empereur. « Outre cela j'ay un journal fort détaillé et fort exact de tout ce qui s'est passé dans mon voyage surtout depuis Péking jusqu'à Surate. » Il supplie le roi d'envoyer un vaisseau à la Chine, où il y aura une « troupe choisie de nouveaux missionnaires ». Le roi devrait en outre rendre un édit en faveur de la propagande des jésuites à la Chine tant sur le terrain religieux que sur le terrain scientifique, et même décider que les jésuites français « forment à Péking une académie qui ait rapport à nostre Académie des sciences, et que les uns et les autres se communiquent réciproquement toutes leurs découvertes ». Bouvet termine en donnant une longue liste de toutes les personnes qui tant en Chine qu'aux Indes, peuvent attester sa qualité de délégué impérial.

Bouvet présentait les choses à sa manière ; K'ang-hi comme lui-même, pour des raisons différentes, désirait un envoi de missionnaires, mais le difficile était de les transporter. Les Portugais de Macao, au nom du droit de patronat de leur souverain, fermaient cette voie naturelle

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

aux jésuites français. Lui-même, en ses quatre ans de pérégrinations, venait d'éprouver tout ce que les passages de hasard offraient de délais et de dangers. La situation serait tout autre si le roi envoyait à la Chine un de ses vaisseaux qui emmènerait en même temps les missionnaires. Et le père Bouvet de faire miroiter aux yeux de Louis XIV la « considération » que l'empereur de Chine a pour lui et qui est cause de la faveur témoignée à ses sujets, alors que K'ang-hi ne considérait sûrement Louis XIV que comme un prince barbare qui tardait à lui offrir le tribut et n'accueillait les missionnaires français qu'à raison de services que ceux-ci lui rendaient.

Les ministres de Louis XIV ne furent pas autrement dupes de l'argumentation du père Bouvet ; ils se méfiaient de toute évidence de l'accueil que recevrait un vaisseau du roi en un empire dont le souverain n'envoyait pas de lettres aux autres princes mais seulement des ordres « qui marquaient une subordination de vassal ou de tributaire ». Bouvet s'attendait peut être à cet échec, et dans son *Mémoire* il s'était réservé une porte de sortie. Ce qu'il lui faut avant tout, c'est un vaisseau. Le roi n'en donne pas ? qu'à cela ne tienne ; ce n'est pas pour rien que Bouvet a parlé, sans y être invité ni autorisé par K'ang-hi assurément, du désir qu'a l'empereur de Chine de voir les navires français venir tous les ans dans ses ports où, ^{p.451} afin de complaire à Louis XIV, il leur accordera tout ce que le roi « pourra souhaiter pour la liberté et l'avantage du commerce ». Et Bouvet de se retourner vers la Compagnie des Indes, en précisant même que l'empereur accordera au commerce français, dans un de ses ports, un établissement permanent ¹.

Dès l'instant que le père Bouvet s'adressait à des entreprises privées, il devait songer à la Compagnie des Indes Orientales qui avait reçu en 1664, pour cinquante ans, à compter du départ des premiers navires, le privilège exclusif du commerce « depuis le cap de Bonne Espérance jusque dans toutes les Indes et mers Orientales, même depuis le détroit de Magellan et

¹ M. Madrolle (p. XXXII) dit que Bouvet avait déjà entretenu de ses projets les agents de la Compagnie des Indes lors de son passage à Surate ; mais je crois bien que c'est là interpréter de façon inexacte un passage du mss. dit de Bouvet de Latouche (ff. 6-7 du mss.).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Le Maire, dans toutes les mers du Sud ». Mais, en fait, l'activité de la Compagnie, malgré quelques tentatives du côté du Siam, n'avait jamais dépassé les Indes proprement dites ; l'état de ses finances, à la fin du XVII^e siècle, ne lui permettait guère de se lancer dans une entreprise nouvelle en Extrême-Orient ; les propositions du père Bouvet ne furent donc pas accueillies. La partie semblait compromise quand, par l'entremise, semble-t-il, du comte de Pontchartrain, le missionnaire fit la connaissance de Jean Jourdan.

¹ p.110 Figure jusqu'ici assez énigmatique que celle de Jean Jourdan. Pendant une vingtaine d'années, il fondera une série de compagnies, passera sans p.111 se décourager d'une affaire à l'autre, sollicitera, intriguera, se plaindra, sera engagé dans une multitude d'instances dont il ne verra pas même la fin ², tentera de Lorient, en 1710, et comme toujours avec l'appui de Pontchartrain, de faire établir des chambres d'assurances maritimes dans les principaux ports du royaume ³, et ceux qui se sont occupés du personnage ont su de lui si peu de chose qu'ils n'ont pas même pu fixer la vraie forme de son nom. Fr. Jégou (*Hist. de Lorient, port de guerre*², p. 136) parle de « Jean Jourdan, seigneur de Grouée ». M. Madrolle (p. XXXIII) l'appelle Jourdan de Groussy, et fait de lui un riche industriel, « grand manufacturier de glaces ». C'est « un puissant armateur, Jourdan de Grouée », dans Sottas, *Histoire de la Compagnie Royale des Indes Orientales*, Paris, 1905, in-8, p. 401 ; « un armateur, Jourdan de Grouée », dans P. Kaepelin, *La Compagnie des Indes*, Paris, 1908, p. 363. M. Dahlgren (*Les relations commerciales*, I, 110) adopte « Jean Jourdan de Grouée » et indique en note : « C'est ainsi qu'il écrit lui-même son nom ; dans les actes contemporains, il est aussi appelé

¹ **Deuxième article, mars 1929, pages 110-125.**

² Les documents relatifs à ces procès se trouvent en partie aux Arch. Nat., en partie dans les dossiers des Arch. des Col. relatifs à la Compagnie de la Chine, à celle de la mer du Sud, etc. En outre, une riche collection de factums très rares a été réunie par M. Léon Vignols qui, après me les avoir aimablement communiqués comme il l'avait fait il y a vingt ans à M. Dahlgren, vient d'en faire don à la ville de Saint-Malo. Mais l'étude de ces querelles interminables sortirait du cadre du présent article.

³ Cf. Jégou, *Hist. de Lorient port de guerre*², 354. Pour le dire en passant, on a parfois l'impression que Jourdan fut l'homme de paille de Pontchartrain ; la question vaudrait d'être reprise.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Jourdan de Groussey. » M. Dahlgren ajoute qu'il n'a rien trouvé sur la vie de Jourdan, en dehors de ce passage d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (mss. fr. 8972, f. 243) ¹ : « Originaire de Marseille, autrefois marchand épicier à Paris, il était en l'année 1698 très riche négociant. » On retrouve « Jourdan de Groué, négociant, manufacturier de glaces à Paris » dans H. Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois*, 49 ; « Jean Jourdan de Groussey ou de Grouée, originaire de Marseille, riche négociant à Paris » dans Cordier, *Histoire générale de la Chine*, III, 307 ; et le « riche fabricant de verrerie (Glasfabrikant) Jourdan de Groussy » chez M. Voretzsch (p. VIII).

Il est exact que les copies anciennes d'actes où Jourdan est intervenu écrivent parfois Grouée, mais non que lui-même signe ainsi ; sa signature peut aussi bien se lire Groucé, qu'on rencontre également dans les actes, et *a priori* je tenais pour presque évident que telle devait être la lecture ^{p.112} phonétiquement correcte puisqu'on trouvait aussi Groussé, Groussey, plus rarement Grossée ou Groussy. D'autre part, Jean Jourdan était souvent qualifié dans les actes de seigneur non seulement de Groucé ou Groussey, mais aussi de Boissy et autres lieux. Un coup d'œil au *Dictionnaire des Postes* ne m'a révélé qu'un arrondissement où il y eût à la fois un Groussay et un Boissy (Boissy-sans-Avoir), c'est le canton de Montfort-l'Amaury. Et dans le *Nobiliaire et armoriai du comté de Montfort-l'Amaury*, par Adrien Maquet et Adolphe de Dion (Rambouillet, 1831, in-8), j'ai trouvé le passage suivant :

« Jourdan. — 1692. Le sieur Jourdan achète Groussay près Montfort au sieur Forcadet ; 1693, taxé à 150 l. pour l'arrière-ban, à cause de ses fiefs de Groussay et de Boissy. — 1693, Marie Guillebon, femme de n. h. Jean Jourdan, maire perpétuel de Montfort. — 1703. Jean Jourdan, cons. et secrétaire du roi, proc. du roi à Montfort ².

¹ Le texte est intitulé *Commencement de la Compagnie de marchands pour le commerce de la Chine*, 1698.

² La date de 1703 ne peut porter que sur « procureur du roi » ; Jourdan était « écuyer, seigneur de Groucé, Boissy et autres lieux, conseiller secrétaire du Roy maison

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Dans l'*Armorial Général* de d'Hozier (Paris, 2^e registre, État du 22 nov. 1697, pp. 452-453), figurent les armoiries suivantes :

« 275-276. — Jean Jourdan seigneur de Boissy et Marie Nicolle Guillebon sa femme. Portent de gueules a un dextrochere armé d'argent mouvant du flanc sinistre et tenant une épée de meme, accolé d'azur a une bande d'or accompagnée de trois besans du meme, deux en chef rangez en bande et un en pointe. ¹

C'est à raison de la double seigneurie et du prénom de Jourdan que, dans un projet d'armement en 1698 de quatre navires, pour lesquels Jourdan devait être le principal bailleur de fonds, l'un est le *Pontchartrain*, l'autre la *Sainte-Marie de Longchamp*, mais *L'Arsenal de Dantzig* et le *Saint-Jean de Ligourne* (*Saint-Jean de Livourne*) devaient devenir respectivement le *Saint-Jean de Boissy* et le *Saint-Jean de Groucé* ².

p.113 Enfin, parmi les lieutenants de l'*Amphitrite* lors de son premier voyage, se trouvait un M. de Boissy, qui ne figure pas dans l'*Alphabet Laffillard* parmi les officiers de la marine royale. Or c'était là un fils ou plus probablement un frère beaucoup plus jeune de Jourdan, à qui il devait sûrement et son titre et son embarquement et son rang. Nous en avons pour preuve une lettre du père de Visdelou à Jourdan, écrite de Canton le 16 février 1699 ³ :

« M. de Boissy, qui a l'honneur de vous appartenir, est un jeune homme fort accompli. Il est le plus aimable du monde, et il a une prudence qui passe de beaucoup son âge. Depuis

couronne de France et de ses finances » au moins dès l'acte d'association de la Compagnie de la Chine le 24 décembre 1700.

¹ Le nom de « Marie-Nicolle Guillebon », femme de Jourdan, mais dont il était séparé de biens, se retrouve dans d'autres pièces, par exemple dans un arrêt imprimé du 15 février 1704 (Arch. Col., C¹ 18, ff. 133-134).

² Arch. des Col., C¹ 8, f^o 92. Je ne trouve pas les noms de ces navires dans les listes de navires de la Compagnie de la Chine ou de la Compagnie de la mer du Sud qui ont été publiées par MM. Madrolle et Dahlgren, et je n'ai pas fait de recherches spéciales à leur sujet. Il semble cependant que le *Saint-Jean de Groucé* ait existé réellement, car, le 24 mars 1706, deux directeurs de la Compagnie de la Chine écartent la demande de paiement à eux adressée par Antoine Girardin pour quatre mois de solde dus à son défunt père le « s^r Girardin cydevant capitaine du vaisseau le S^t-Jean de Groucé. »

³ En copie dans Arch. Col., C¹ 8, f^o 139.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

que je suis à Canton il s'est comporté avec beaucoup de sagesse et de prudence dans les affaires très délicates et très importantes dont il vous rendra compte lui-même.

On peut conclure de là que, dans les querelles de Canton, le jeune de Boissy n'avait du moins pas pris parti contre les Pères ¹.

De tous ces textes, il résulte que nous devons écrire Jourdan de Groucé comme il le fait lui-même ou Jourdan de Groussay conformément à l'orthographe actuelle, mais sûrement pas « Jourdan de Grouée ». Quant à sa profession, j'ignore comment il a débuté ², mais les documents le qualifient de « négociant à Paris ». Avant sa rencontre avec Bouvet, ce n'était pas un « armateur », et il ne fut jamais ni « industriel », ni « grand manufacturier de glaces ». L'*Amphitrite* avait embarqué beaucoup de glaces, et leur écoulement sur le marché chinois fut un des problèmes difficiles auxquels les agents commerciaux durent faire face ; il est exact d'autre part que c'est Jourdan qui les avait fait inclure dans le chargement. Mais M. Madrolle, en faisant de Jourdan un manufacturier de glaces, a mal compris un passage du *Journal* dit de Bouvet de la Touche où, au f° 7, il est question de « l'intérêt qu'avait Jourdan dans la manufacture de glaces ». À cette date, « la manufacture de glaces » est la manufacture royale de glaces, et les « intéressés » en sont les neuf administrateurs ; mais je crois que le *Journal* se trompe en disant que Jourdan en était administrateur en 1697-1698 ; sa situation était tout autre. Les « intéressés » vendaient d'abord les glaces eux-mêmes ; puis ce rôle échut au caissier. Après la ^{p.114} réorganisation de la compagnie en 1695, « l'extension des affaires traitées par les intéressés fit adopter une autre combinaison consistant à affermer en quelque sorte la vente des glaces à trois personnes, Radix, Jourdan et

¹ Tout ceci nous est confirmé par la copie incomplète et sans signature d'une lettre à Jourdan écrite de Canton le 21 février 1699 et qui débute par ces mots « mon cher frère » (Bibl. Nat., mss. fr. 8972, ff. 244-247) ; elle est extrêmement favorable aux jésuites. Il ne semble pas qu'on puisse attribuer cette lettre à un autre qu'à de Boissy, dont le degré de parenté avec Jourdan paraît ainsi fixé, mais, à la rigueur, on peut supposer dans la copie une erreur de « frère » pour « père ».

² Je n'ai ni fait ni fait faire de recherches à Marseille sur les origines de Jourdan.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Dubut. Ceux-ci, aux termes d'un traité passé le 16 mars 1696 et de trois conventions postérieures valables pour neuf ans, prenaient à la compagnie toutes les glaces qu'elle fabriquait et se chargeaient de les placer chez les marchands... Malheureusement, au bout de cinq ans, Jourdan et Radix protestèrent au sujet des comptes de 1700 présentés le 12 août 1701 ¹ » Le système des trois fermiers fut abandonné en 1702 ².

Nous avons là une des raisons qui amenèrent la constitution d'une société pour l'envoi d'un navire en Chine : Jourdan avait un tempérament de brasseur d'affaires et ne cessa plus de s'intéresser à l'armement quand il y eut touché ; mais s'il prêta si volontiers l'oreille aux ouvertures du père Bouvet, c'est que son contrat avec la manufacture royale lui laissait beaucoup de glaces à placer.

Le difficile fut d'obtenir de la Compagnie des Indes l'autorisation pour Jourdan et ses amis d'envoyer un vaisseau à la Chine. Forte de son privilège et bien que l'état de ses finances lui interdît de courir un tel risque, elle prétendait maintenant armer elle-même le navire que le père Bouvet réclamait ³. Plusieurs interventions très énergiques de Pontchartrain l'amènèrent enfin à composition. Par un traité en 12 articles signé le 4 janvier 1698 ⁴, la Compagnie des Indes accordait à Jourdan le droit d'envoyer successivement deux vaisseaux faire le

¹ E. Frémy, *Hist. de la manufacture royale des glaces en France au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, 1909, in-8, pp. 192-194.

² Entre temps, Jourdan et Radix étaient devenus « intéressés » dans la Compagnie dite de Platrier en 1700, mais cessèrent de l'être lors de la réforme qui remit la Compagnie sur pied en 1702 (Cf. E. Frémy, *ibid.*, 195 et suiv.). Je n'ai pas fait de recherches dans les archives de Saint-Gobain, mais il se peut que les indications de la présente note soient à modifier plus ou moins ; le texte reproduit par M. Madrolle p. XXXIX (assez incorrectement d'ailleurs ; il faut lire en particulier « 31 janvier » et « douze directeurs ») semble impliquer que Radix ait déjà été « intéressé » dans la Manufacture des Glaces » au début de 1699.

³ Cf. la pièce reproduite par M. Madrolle, p. XXXV ; l'original porte la signature des directeurs de la Compagnie des Indes, et se trouve Arch. Col., C¹ 8, f^o 80.

⁴ Ce que donne M. Madrolle pp. XXXVI-XXXVII n'est pas le traité, mais une proposition antérieure non divisée en articles et où le montant de la redevance n'est pas fixé. Le texte véritable se trouve à plusieurs reprises dans les Archives des Colonies (par exemple C¹ 8, 95-96 et 101-102), mais on le lit aussi dans la *Relation* de Froger (éd. Voretzsch, pp. 79-81). M^{lle} [Belevitch-Stankevitich \(Le goût chinois, 51\)](#) s'y est trompée, et aussi peut-être [Dahlgren \(Les relations commerciales, 111\)](#), car je crois bien que l'indication que le tant pour cent ne jouera qu'au-delà des premiers 100.000 écus de la vente ne se trouve que dans l'avant-projet ; en tout cas le texte de Froger ne la donne pas.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

commerce direct à la Chine « sans ^{p.115} que sous quelque prétexte que ce puisse être espérer sous son nom ou sous aucun autre de proposer d'envoyer un troisième navire directement ou indirectement » ¹ ; les deux vaisseaux ne pourront faire de commerce dans les ports situés sur leur route entre France et Chine ; sur chacun d'eux pourront prendre place deux commis de la Compagnie des Indes chargés de surveiller les opérations et qui « seront nourris à la table du capitaine aux frais du dit Sieur Jourdan » ; « les navires reviendront à Port-Louis et la vente des cargaisons de retour se fera par l'intermédiaire de la Compagnie ; celle-ci recevra 5 % des produits de la vente comme « redevance pour la communication de son privilège. ». Le Conseil d'État homologua le traité le 22 janvier 1698.

Il était temps, car si on songe aux délais qu'exigeait un armement, — la mise en état du navire, la réunion de l'état-major et de l'équipage, l'achat et le chargement de la cargaison, et si on se rappelle d'autre part que l'*Amphitrite* mit à la voile le 6 mars, on pense bien que Jourdan et ceux qu'il intéressa dans l'entreprise ne purent mener tout cela à bonne fin en six semaines ; soucieux de ne pas manquer la mousson et confiants dans l'autorité de Pontchartrain, ils avaient anticipé sur un accord auquel la Compagnie des Indes ne se prêta qu'au dernier moment et de très mauvaise grâce ².

Pour le voyage en Chine, le gouvernement royal vendit à Jourdan la frégate l'*Amphitrite* qui se trouvait à Rochefort ; elle y fut armée sous la direction du capitaine de frégate de la Roque, autorisé à accepter ce commandement par un ordre royal daté de Versailles, le 28 janvier

¹ Jourdan essaya presque immédiatement de passer outre à cette clause, car le projet d'armement de quatre nouveaux navires dont il a été question plus haut (p. 112) semble bien être de 1698 ; une main plus récente l'a même daté du 14 mai 1698, je ne sais sur quelle autorité.

² Dans un mémoire du 1^{er} avril 1700 (Arch. Col., C¹ 17, 4r^o), la Compagnie de la Chine prétend que si, par le traité du 4 janvier 1698, elle a accordé 5 % à la Compagnie des Indes, alors que la Compagnie de la mer du Sud ne paie rien, c'est que Jourdan, dont le vaisseau était déjà prêt et chargé, a été surpris par la protestation de la Compagnie des Indes et a eu ainsi la main forcée. Inexacte dans les termes — le vaisseau n'était pas encore « prêt et chargé » — la déclaration de la Compagnie de la Chine est assez juste quant au fond. Il est déjà question de l'*Amphitrite*, moins le nom, dans un court mémoire de Jourdan à Pontchartrain qui est du 6 décembre 1697 (cf. Madrolle, p. XXXIV ; [Belevitch-Stankevitich, 50](#) ; le document original est Arch. Col., C¹ 8, 81).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

1698 ¹. Le même jour, le garde de marine Louis de Lagrange, qui se trouvait à Versailles, obtenait du roi un ordre à M. de la Roque de le recevoir en qualité d'enseigne à bord du navire. Quand Lagrange arriva à Rochefort le 25 février, p.116 l'*Amphitrite* était armée et prête à descendre la rivière pour aller charger à La Rochelle la cargaison préparée par Jourdan ².

Les instructions adressées par le roi à de la Roque le 8 février 1698 valent d'être publiées ³.

Mémoire pour servir d'instruction au s^r de La Roque Capitaine de fregatte legere Commandant une fregatte armeé pour le voyage de la Chine avec permission du Roy.

Sa Ma^{té} ayant agréé que le s^r de La Roque commandast cette fregatte Elle veut bien luy recommander d'auoir principalement en veue l'utilité et l'auantage de ceux qui ont fait la depense de cette expédition et son intention est qu'il se conforme aux Instructions quilz luy donneront pour le bien de leur commerce.

Elle n'a rien a leur prescrire sur sa nauigation jusqu'au détroit de la Sonde qui est ordinaire et connue s'en remettant a sa capacité et a l'experiance des off^s et Pilotes qui doiuent servir sous ses ordres. Mais comme celle de ce Destroit a la Chine ne l'est pas esgalement, Il obseruera avec toute l'exactitude possible les terres qu'il reconnoistra, les mouillages ou il touchera, les mouuements des

¹ Arch. Nat., Mar., B² 130, f^o 48 v^o.

² *Voyages curieux*, pp. 204-205. C'est donc à tort qu'on donne généralement l'*Amphitrite* comme armée à La Rochelle (par exemple Madrolle, p. XXXVII) ; l'armement à Rochefort est d'ailleurs indiqué aussi par Arch. Col., C¹ 18, f^o 6. Le terme d'« affrété » qu'emploie M. Madrolle n'est pas exact non plus. L'*Amphitrite* avait été réellement vendue à Jourdan, comme le prouvent les textes de M^{lle} [Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois*, 51-52](#) ; ceci résultait d'ailleurs avec évidence de l'effort qu'a fait la Compagnie de la Chine, le 6 décembre 1703 et le 9 février 1704, pour revendre l'*Amphitrite* à Sa Majesté « de qui elle l'a achetée » ; l'*Amphitrite*, retour de son second voyage, était alors à Brest (Arch. Col., C¹ 18, 129 ; cf. aussi les documents des Arch. Mar. dans [Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois*, 71](#)). M. Madrolle dit (p. 2) que, « selon le goût mythologique de l'époque, et pour assurer une navigation plus facile, le vaisseau reçut le nom de la déesse des mers », mais ce n'est là de sa part qu'une induction. Les textes fort intéressants qui ont été cités pour la première fois par M^{lle} [Belevitch-Stankevitch \(51-52\)](#) montrent que la frégate s'appelait l'*Amphitrite* avant son acquisition par Jourdan. On ne comprend toutefois pas comment M^{lle} Belevitch-Stankevitch peut encore écrire, contre la lettre de ses documents, que « l'armement eut lieu à La Rochelle pendant les années 1697 et 1698 ».

³ Arch. Nat., Mar., B² 130, ff. 54-56 ; minute dans Arch. Col., C¹ 18, 88-89. Quelques passages en ont été reproduits dans [Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois*, 52-53](#).

Le premier voyage de l'Amphitrite en Chine

marées, Les courants et les vents qui y regnent différemment suivant les saisons, Comme il sera obligé de prendre des pilotes costiers dans les endroits ou il en pourra trouuer II aura soin de traouiller avec Eux a toutes les obseruations et les réduira de maniere qu Elles puissent seruir aux autres Vaisseaux soit de Sa Ma^{té}, soit a des particuliers qui iront de ce costé.

Il abordera au port de la Chine qui luy aura esté marqué par ses armateurs et se conformera a cet esgard a ce qu ils auront désiré.

Sa Ma^{té} ne luy prescrit rien pour les saluts qu^l aura a donner ou a demander parce qu'Elle n'a pas pu preuoir les cas ausquels il tombera a cet Esgard, mais Elle est seulement bien aise de luy expliquer que le peu de commerce et de Relation que nous p.117 auons avec ce pays rend indifférentes pour le point d honneur la plupart des choses que peuuent s'y passer, ainsy a moins q^l ne puisse sans commettre les interests de ses armateurs obtenir des distinctions auantageuses a la nation, par Exemple d'estre salué ou de quelqu'autre manière suivant les usages de ce Pays la, Il se conformera a ce que font les Anglois et les hollandois, obseruant en ce cas de declarer que le vaū qui commande n'est point un vaū de sa Ma^{té} mais un simple marchand, afin que ce qu^l fera en cette occasion ne puisse pas estre tiré a conséquence pour l'adeunir, s'il conuient par la suite a sa Ma^{té} d'y enuoyer de ses v^x.

À l esgard des v^x des autres nations q^l trouuera a la mer il ne les saluera pas a moins d'y estre forcé ny ne leur demandera aucun salut.

Il aura un très grand soin de connoistre parfaitement les costes de la Chine ou ils aborderont, et de s informer des vents qui y regnent dans tous les temps, des marées, des courants et de tout ce qui peut contribuer a y aborder séjourner et en partir a propos, s'il peut mesme trouuer en ce Pays des Cartes des ports, Rades et costes et des mémoires de la nauigation des Chinois, il les apportera avec luy et les enuoyera a sa Ma^{té} aussy tost q^l sera de retour.

Il aura soin pendant le Séjour q^l fera en ce Pays de s'Informer de la maniere dont se fait le commerce de cette nation avec les autres, tant de l'Asie que de l Europe afin d en pouuoir donner a son retour des mémoires exacts sur lesquels on puisse regler a l aduenir celuy qu'on y pourroit faire.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Il s informera aussy de ce qu'il doit faire en abordant les différents ports de la Chine suiuant les coustumes et usages des lieux afin que les v^x qui pourront y aller a l aduenir ne tombent dans aucune faute ny dans aucun contretemps avec les Gouverneurs, off^{rs} des lieux ou autres qui y auront autorité.

Il suiura pour Son séjour en ce Pays la, pour le chargem^t de son vaū et pour le temps de son retour, ce que (*sic*) luy aura esté prescrit par ses armateurs.

En cas q^l touche en chemin faisant a quelque Poste de hollandois ou des anglois ou il y a des forteresses il en observera la situation et la force, et la manière de les attaquer avec auantage en temps de guerre, en prenant garde cependant de ne se pas commettre, et il en enuoyera a son retour des Mémoires a sa Ma^{té} les plus exacts q^l pourra.

À Versailles le 8 Février 1698.

Ces instructions sont claires. La Roque doit, au point de vue commercial, se plier aux instructions des armateurs ; par ailleurs il réunira tous les renseignements d'ordre maritime, militaire, économique qui pourront être utiles par la suite au gouvernement du roi ; mais surtout il ne manquera pas, le cas échéant, « de déclarer que le vaisseau qu'il commande n'est point un vaisseau de Sa Majesté, mais un simple marchand ». Sage précaution en apparence, mais qui allait à l'encontre de bien des intérêts, et les efforts faits pour la tourner furent en Chine une source de longs et violents conflits.

p.118 Jourdan entendait gagner de l'argent ¹ ; Bouvet voulait d'abord assurer le passage de ses confrères en Chine, mais aussi faire servir le voyage de l'*Amphitrite* au renom et à l'influence de la mission française de Pékin en donnant au voyage du navire une apparence aussi officielle que possible. Brochant sur cette première équivoque, grosse de

¹ On ne revit plus, avec Jourdan et ses associés, un cas analogue à celui des *Articles de la Compagnie pour le voyage de la Chine, du Tonquin et de la Cochinchine*, etc., Paris, 1600, qui débutent ainsi : « Pour la Propagation de la Foy, & l'establisement du commerce dans l'Empire de la Chine, les Royaumes du Tonquin, & de la Cochinchine & Isles adjacentes, les Articles cy après ont esté arrestez... » Désormais, le commerce est bien passé au premier rang.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

complications futures, le disparate des officiers et des passagers et les choix malheureux qui furent faits pour les postes responsables rendirent vite intenable la vie commune toujours difficile en des croisières de longue durée. Les officiers de la marine royale montraient peu d'estime à ceux qui n'avaient jamais navigué qu'au commerce ; la situation des directeurs embarqués par la société de Jourdan était laissée dans le vague par rapport à celle du commandant du bateau pour les relations avec les autorités chinoises ; moins clair encore était le rôle des deux commis représentant la Compagnie des Indes Orientales, dont l'opposition éventuelle d'intérêts avec la société de Jourdan eût cependant réclamé des attributions très nettement définies ; l'ignorance du pays, des mœurs et de la langue mettait les uns et les autres, une fois en Chine, dans une dépendance excessive vis-à-vis des jésuites qu'ils amenaient ou qu'ils trouvaient. De tout cela on eût pu triompher peut-être si on n'eût pris comme à plaisir les hommes que leur caractère rendait le moins aptes à s'accorder.

Je n'ai pas réussi à déterminer jusqu'ici les attaches familiales du commandant, le chevalier de La Roque ¹, bien que Lagrange nous apprenne, dans ses *Voyages curieux* (p. 206), qu'il était « d'une bonne famille bourgeoise de Paris ». L'*Alphabet Laffillard* et le dossier de la Roque (Arch. Nat., Mar. C⁷168) permettent de suivre sa carrière administrative : capitaine de brûlot, 1^{er} juillet 1673 ; enseigne de vaisseau, 28 décembre 1673 ; à la Bastille, 15 décembre 1679 ; élargi, 9 janvier 1680 ² ; lieutenant de vaisseau, p.119 1^{er} janvier 1682 ; capitaine de frégate, 1^{er} janvier 1693 ; capitaine de vaisseau, 1^{er} janvier 1703 ³. Cette dernière nomination était posthume : La Roque,

¹ Dans l'*Armorial Général* de d'Ozier, je ne trouve que deux « La Roque » de la Généralité de Paris (1^{er} registre, table, avec renvoi aux pp. 1102 et 1308). Mais à la p. 1102 (partie de 1698), on a seulement « Denis de la Roque, bourgeois de Paris », avec ses armoiries. Le renvoi à la p. 1308 est inexact. Je n'ai pas poussé la recherche plus loin ; il faudrait en particulier consulter les « Dossiers bleus ».

² Funck-Brentano, *Table gén. des arch. de la Bastille*, à « La Roque (De), 1679, B., 10364 » ; il s'agit donc bien de quelqu'un détenu à la Bastille en 1679, et qui doit être notre officier de marine ; mais je n'ai rien trouvé dans les volumes sur 1679 des *Archives de la Bastille de Ravaisson*.

³ Toutes les nominations précédentes rattachent La Roque à Brest ; seule la dernière compte pour Port-Louis.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

qui commandait la *Mutine*, et ayant avec lui M. de Saint-Vandrilla qui commandait l'*Hermione*, avait été tué le 6 novembre 1702 au fort de Gambie en Guinée par M. de Vauquelin qu'il venait de rudoyer ¹.

À côté de cette sèche chronologie, il convient de placer le portrait que Lagrange trace du commandant (*Voyages curieux*, 206) :

« M^r de la roque estoit un homme de 50 ans bien fait de sa personne que les officiers surnommaient le beau très galand avec les dames, auoit eu souuent des affaires dhonneur dont il se estoit tiré a son aduantage, auoit esté blessé dangereusement au col a la uigoureuse attaque du fort et de lisle de tabago lorsque le mareschal destrees la prît sur les holandois l'an ² mais ces bonnes qualités estoient trauuersées par beaucoup damour propre un esprit inquiet et malin uiolent et emporté lauarice et par la hauteur dont il traitait ceux qui seruoient sous ses ordres et difficileux pour ceux qui le commandoient, dailleurs les frequens passages de la ligne equinoxiale et les chaleurs des tropiques acheuerent debranler son cerueau deias en desordre... Quelques directeurs et intéressés dans cette compagnie mecontens de ce quil faisoit embarquer plus d'effets a son profit que la ualeur de dix mille liures quil luy auoient acordés crainans ses procédés uiolens ainsi que les peres iesuites penserent a luy faire oster son commandement et trauaillerent enuers le ministre a luy substituer un autre officier, mais luy fin et habile en ayant eu le uend par un des commis du bureau se hastat et de me recevoir rencune tenante et de partir en diligence des rades de la rochelle crainte de receuoir un affront et de perdre les prouisions considérables quil auoit faites ou emprunteés pour cette longue

¹ Le dossier de la Roque contient la pièce originale du 7 juin 1702 fixant les conditions faites à la Roque et à Saint-Vandrille pour l'armement des frégates la *Mutine* et l'*Hermione*. Des détails plus circonstanciés sur la mort de La Roque se trouvent dans Lagrange, *Voyages curieux*, 296.

² Lagrange a laissé en blanc la date, qu'il ne se rappelait évidemment pas de façon précise ; il faut lire 1678.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

campagne honorable et lucrative puisqu'il en rapporta la valeur de quatre-vingt mille livres.

Le portrait est évidemment poussé au noir, et Lagrange, après bientôt un demi-siècle, ne pardonnait pas à La Roque son mauvais accueil quand, contraint de l'accepter à son bord par l'ordre du roi, il lui avait dit en manière de conclusion :

— Vous n'aurez pas d'agrément avec moi ; prenez ^{p.120} vos mesures là-dessus.

Et la suite de leurs relations avait été digne de ce début. Mais trop d'incidents au cours du voyage montrent en effet la violence et l'avarice du commandant. D'ailleurs, nous avons pour une époque antérieure un témoignage concordant. Dans l'escadre que M. de Gennes mena sur les côtes de l'Amérique du Sud en 1695-1697, de la Roque commandait le *Séditieux*, de 26 pièces et 140 hommes. Dès les premiers temps de l'expédition, de la Roque, contre les ordres de son chef, se rendit à Madère où, selon de Gennes, il « resta douze jours à se divertir et à faire des illuminations », alors qu'on l'attendait avec inquiétude à Gorée. Au retour, de Gennes dénonça de la Roque comme coupable d'avoir porté préjudice à l'entreprise par ses affaires privées ; même avant cette date, dans une lettre écrite de Bahia, il l'avait accusé d'avoir été « la seule et unique cause du manque de réussite du voyage » que l'on voulait faire dans la mer du Sud ¹. Jourdan et ses amis avaient une si grande confiance dans de Gennes que, vers cette même époque, ils ne concevaient pas que les deux navires qu'ils comptaient envoyer à la mer du Sud fussent commandés par un autre que lui ; et c'est cependant de la Roque, pour qui de Gennes se montrait si sévère, qu'ils choisirent ou qu'il acceptèrent comme commandant de l'*Amphitrite*. La vérité est que, pour des raisons inconnues, Pontchartrain, le 15 janvier 1698, avait recommandé de la Roque à Jourdan comme un « très bon sujet, très capable de bien conduire ce voyage et d'en procurer un heureux succès » ².

¹ Cf. Dahlgren, *Voyages français à destination de la mer du Sud*, dans *Nouv. arch. des Miss. Scientif.*, XIV [1907], 448 ; *Les relations commerciales*, I, 101-102.

² [Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois*, 52.](#)

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

La Roque ne partait d'ailleurs pas très bien disposé pour une partie au moins de ses officiers. Quand Lagrange lui arriva avec l'ordre royal devant lequel il fallut bien s'incliner, le commandant lui conseilla d'abord de se désister, vu

« quil auoit sufisament dofficiers la compagnie luy en ayant fourni quelquesuns sans expérience quil auoit esté contraint daccepter ainsi que ceux que la cour luy auoit nommés » (*Voyages curieux*, 205).

Le premier capitaine en second et « directeur honoraire » est simplement appelé Geraldin par Froger (pp. 1, 2, 25) ; il y avait aussi à bord un enseigne, Geraldin le jeune, âgé de 27 à 28 ans en 1698 (*Voy. curieux*, 238), et qui était le frère cadet du premier (*ibid.*, p. 51). L'*Alphabet Laffilard* connaît deux Geraldin dans la marine royale (ils se confondent peut-être ?), l'un lieutenant de frégate à Brest le 1^{er} janvier 1693 ; l'autre, André de Géraldin, de Saint-Malo, toujours rattaché au port de Brest, capitaine de brûlot, 1^{er} janvier 1691 ; capitaine de frégate, 1^{er} janvier ^{p.121} 1703 ; capitaine de vaisseau 23 avril 1708 ; mort à Brest soit en 1731, soit le 14 avril 1738 ; ce doit être lui qui, en 1708, commandait le *Saint-Michel* sous Duguay Trouin ¹. Il est cependant à peu près impossible qu'il s'agisse ici d'André de Géraldin. Les Géraldin avaient des branches à Brest, à Dunkerque et à Saint-Malo, et leur famille, d'origine irlandaise, se rattachait aux Fitz-Gerald, dont ils avaient francisé le nom. Des Géraldin et des Fitz-Gerard sont connus comme corsaires vers 1700. Nos deux frères Géraldin étaient bien des Fitz-Gerald, mais dont l'établissement en France devait être tout récent. Dans mon mss. (91 v^o), Lagrange appelle l'aîné « de géraldin de fichgerard » ; dans ses *Voyages curieux* (p. 237), il dit que le capitaine en second était un Anglais au service français, et parle de lui sous la forme de « Girardin dit Fich-Gerald, gentilhomme anglois » (p. 238) ; la lettre de Visdelou à Jourdan datée de Canton, 16 février 1699, écrit « Figeral ». Géraldin « estoit fort apuyé par les directeurs de la compagnie ainsi que des

¹ Voir la liste des officiers à la fin des Mémoires de Duguay Trouin.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

iésuites », mais il n'avait « nul grade dans le corps de la marine » (*Voyages curieux*, 238, 296). La Roque se brouilla naturellement avec le premier de ses subordonnés. À son antipathie naturelle pour lui s'ajouta du mépris parce que, le 19 août 1698, Gérardin, envoyé saluer le *sahbandar* de Malacca, fit preuve d'une maladresse que la Roque considéra comme de la lâcheté. Lagrange ayant tenu à ce sujet des propos indiscretement défavorables sur le capitaine en second et en général sur ceux de sa « nation », La Roque l'apprit et s'empressa d'en aviser Gérardin pour opposer l'un à l'autre deux hommes qu'il détestait également. Gérardin chargea son jeune frère de demander raison à Lagrange ; les deux enseignes passèrent à terre pour se battre, mais, au dernier moment, le jeune Gérardin refusa de tirer l'épée (*Voyages curieux*, 238). Plus tard, Lagrange note dans sa *Relation* adressée à Pontchartrain (91 v°) : « Le 7^e août [1699] mr le cher de Larocque ayant assemblé son équipage, officiers, et soldats sous les armes leurs défendit a tous de la part du roy de reconoistre dors en avant le sr de géraldin de fichgerard et l'interdit pour des raissons particulières quil dit ne dire qua la cour et que personne ne scait. » La Roque était alors brouillé avec l'ensemble de ses officiers ; mais les jésuites français Broissia et Domenge, M. Grasset des Missions Étrangères et le père Rubio, Augustin espagnol, s'entremirent et amenèrent le 16 août une sorte de réconciliation (*ibid.*, 91-92) ; en fait, nous retrouvons Gérardin faisant son service postérieurement à cette date ^{p.122} (Froger, éd. Voretzsch, 110). La famille continua d'être représentée dans les affaires de la société Jourdan devenue Compagnie royale de la Chine, c'est un « de Figerald » qui dirige le personnel commercial embarqué sur l'*Amphitrite* à son second voyage ; un « Giraldin de Figerald », actionnaire, était mort avant 1711 ¹. Et je ne suis pas sûr qu'il ne faille pas faire

¹ Cf. Madrolle, *Premiers voyages*, pp. LIV, 56, 154-155, 221. Il est évidemment très tentant de voir dans le « Figerald » du second voyage, et peut-être dans l'actionnaire « Giraldin de Figerald » mort avant 1711, le « de Gérardin de Fichgerard » du premier voyage, premier capitaine en second et directeur honoraire, qui n'avait pas de grade dans la marine royale. Les mêmes hommes dans la navigation marchande, passaient de la direction commerciale au commandement des navires et inversement ; on en verra plus loin un cas avec de Benac. Le titre même de « directeur honoraire » qu'avait le premier capitaine en second lors du premier voyage est favorable à l'hypothèse d'une mutation éventuelle de ce genre, et de même le fait qu'on avait prévu à Paris, en

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

intervenir ici également les « Girardin » qui ont été mentionnés plus haut (p. 122) ou celui dont il est question dans Arch. col., 118, 193 r^o.

Le second capitaine en second est appelé Salioz dans la traduction de Saxe Bannister, Saliot dans le mss. d'Ajuda (éd. Voretzsch, pp. 1, 110) ; M. Madrolle (p. 2) a adopté Sallioz ; la lettre de Visdelou à Jourdan a Saillot, qui paraît être la bonne forme ; on trouve aussi Salliot. Ce personnage avait déjà dû visiter les mers des Indes. En effet Froger (éd. Voretzsch, p. 41) écrit que le 11 septembre 1698, à Malacca,

« nous congédiâmes nos Pilotes Portugais et primes en leur place deux Anglois qui se rencontrèrent là par hasard, et dont le plus vieux nauigoit depuis longtemps dans les Indes pour la Compagnie Française.

D'autre part, dans leur lettre-rapport sur le voyage de l'*Amphitrite*, datée de Canton, 17 février 1699, les deux commis de la Compagnie des Indes embarqués sur le navire de la société Jourdan, Jean Pechberty et Jean Deu, signalent qu'on prit à Malacca deux pilotes anglais dont l'un, nommé « deuenpor »^{p.123} (Davenport ?), « fut reconnu par M. Salliot »¹. Quand l'*Amphitrite* mit à la voile le 26 janvier 1700 pour son voyage de retour, elle laissa en Chine les trois directeurs de la Compagnie, Saillot, deux commis et six autres

envoyant l'*Amphitrite* la première fois, que « Geraldin » remplacerait de Benac à la tête du comptoir si Benac se rendait à Pékin (Froger, éd., Voretzsch, 51). Un renseignement du *Journal* dit de Bouvet de la Touche est peut-être aussi à invoquer ici, quoique le détail des faits m'échappe. De même que le « Géraldin » du premier voyage avait avec lui un neveu comme enseigne, le « Figerald » du second voyage avait un cousin (M. Madrolle ne dit rien de ce cousin, p. 56 ; j'ignore s'il portait le même nom et quelle était sa qualité). Or, le 3 janvier 1702, Figerald communiqua à l'auteur du *Journal* (Madrolle, pp. 154-155) « le dessein qu'il avoit formé d'envoyer son cousin à Madras, par le vaisseau de M. Pitt, pour y copier, disait-il, des journaux et des cartes de l'est de Java qu'un de ses amis, quy estoit à Madras, luy avoit promis dès son premier voyage, et que la Compagnie luy avoit ordonné de rechercher et de recueillir avec soin. » Ce texte ne paraît guère laisser de doute que Figerald avait déjà été en Chine, et il est tout naturel de penser que c'est sur l'*Amphitrite*. Toutefois l'*Amphitrite* n'avait pas passé par Madras, et on devrait alors envisager comme l'hypothèse la plus vraisemblable que cet ami qui se trouvait à Madras en 1702 avait fait lui-même, en 1699, un voyage à Canton où Figerald, alias Géraldin, l'aurait connu.

¹ Cette lettre, parfois intéressante, se trouve en copie dans Arch. Col., C¹ 8, 150 bis-155. Il me paraît probable que l'*Amphitrite* reprit le même pilote à son second voyage, et que c'est là le « Daucimpor » (lire « Daueinpor » ; le mss., aux pp. 42 et 43, a « Daucinpor ») qui mourut à bord du navire le 29 septembre 1701 (cf. Madrolle, pp. 84, 95).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Français ¹. Le 1^{er} janvier 1701, alors que le premier directeur s'était brouillé avec les commis, Saillot, qui était à Macao, s'embarqua sur un navire commandé par un Arménien qui le mena à Malacca ; de là il se rendit à Madras, où il arriva le 20 février, trop tard pour pouvoir aller prendre à Pondichéry le *Phélypeaux*, de la Compagnie des Indes, qui en partit le 22 ; il confia alors à un capitaine anglais les lettres apportées par lui de Chine, ainsi que les siennes propres datées de Madras, 28 février 1701 ; mais lui-même ne put s'embarquer, faute d'argent ².

Le troisième capitaine en second était Froger de la Rigaudière, qui signait La Rigaudière-Froger. L'*Alphabet Lafflard* connaît deux La Rigaudière Froger, tous deux rattachés au port de Rochefort. Le premier fut volontaire, 19 novembre 1694 ; faisant fonctions d'enseigne, 22 décembre 1694 ; capitaine de flûte, 1^{er} janvier 1703 ; capitaine de brûlot, 12 janvier 1706 ; lieutenant de vaisseau, 25 novembre 1712 ; chevalier de Saint-Louis, 23 novembre 1712 ; capitaine d'infanterie, 21 février 1724 ; mort chez lui à Rochefort, 13 mars 1728. Le second, nommé garde de marine le 15 janvier 1704, enseigne de vaisseau le 25 novembre 1712, fut tué par les forbans en 1717 alors qu'il commandait la *Sainte-Anne*, du Hâvre. Je ne doute pas qu'il s'agisse du premier, car Lagrange spécifie (*Voyages curieux*, 308 v^o) que le Froger de La Rigaudière capitaine en second lors du premier voyage de l'*Amphitrite* mourut lieutenant de vaisseau à Rochefort. Ce Froger de La Rigaudière fut le commandant de l'*Amphitrite* lors de son second voyage en 1701-1703 ; M. Madrolle a publié la carte qu'il dressa alors de la baie de Kouang-tcheou-wan et qui porte sa signature autographe « La Rigaudière Froger ». La même signature autographe se trouve à la fin d'un mémoire conservé dans les Arch. Col. C¹ 18, 6-53, qui est intitulé : « Instruction courte et nécessaire pour le voyage de France à la Chine. Cette instruction est tirée de mes journaux des voyages faits à la Chine sur le vaisseau L'*Amphitrite* armé à Rochefort et party en p.124 mars 1698 et desarmé à Brest en aoust 1703 » ; après

¹ Saillot est nommé ici à bon droit par Saxe Bannister cf. Madrolle, 51) ; son nom est omis dans le mss. d'Ajuda (éd. Voretzsch, 125).

² Arch. Col., C¹ 17, ff. 166 et suiv., et f^o 176 v^o.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

la signature, on lit : « Fini à Brest ou j'ay desarmé en aoust 1703 » ¹. C'est vraisemblablement ce même Froger de La Rigaudière qui a commandé l'*Aurore* en 1706-1708, et dont le *Journal* est aux Arch. Nat., Mar., B⁴34. Quant au second La Rigaudière-Froger de l'*Alphabet Laffillard*, il est possible, mais non sûr, que ce soit ce neveu que le commandant prit à son bord comme enseigne lors de son second voyage ².

Le La Rigaudière qui fut capitaine en second lors du voyage de 1698-1700 semble avoir été un officier sérieux, appliqué à son métier, et qui se tint autant que possible à l'écart des querelles où tant de ses compagnons se jetaient avec passion. Son subordonné du second voyage, le soi-disant Bouvet de La Touche, l'accuse cependant d'avoir formé pendant le second voyage, avec deux vieux amis, un lieutenant et le chirurgien, une clique qu'il appelle le triumvirat ; La Rigaudière aurait été en outre un « partisan déclaré » des jésuites et « attendait son avancement » de leur « recommandation » ³.

Les deux lieutenants étaient MM. de Boissy et de Barilly. On a vu que M. de Boissy était un jeune parent de Jourdan, son frère beaucoup plus jeune ou peut-être même son fils. Il ne semble pas qu'il fût marin de carrière, et on ne le retrouve pas par la suite. Selon toute vraisemblance, il ne devait qu'à la situation de Jourdan dans la Société le rang relativement élevé qui lui avait été accordé, et il devait être visé au premier chef quand La Roque parlait des officiers « sans expérience » que la Compagnie lui avait fournis et « qu'il avait été contraint d'accepter ». Quant à M. de Barilly, un enseigne de Barilly était « présent » à Port-Louis en 1706-1707 ⁴. D'après la liste des

¹ Ce sont en réalité des instructions nautiques, avec profils ; rien de politique ; aucun détail sur les incidents des deux voyages. On voit toutefois par ce texte que Froger de la Rigaudière avait tenu journal des deux voyages de l'*Amphitrite* ; mais on ne paraît pas avoir retrouvé trace de ces journaux jusqu'ici.

² Contrairement à ce que dit M. Madrolle pp. 2 et 56, ce jeune de la Rigaudière n'était pas du premier voyage ; il eût été d'ailleurs anormal qu'il eût servi comme lieutenant dans le premier voyage et que son oncle ne l'eût pris que comme enseigne dans le second : cf. *supra*, déc. 1928, p. 441.

³ *Journal*, pp. 38 et 424 du mss. ; le premier passage n'a pas été reproduit par M. Madrolle ; le second a été modifié.

⁴ Fr. Jégou, *Hist. de Lorient port de guerre*, 431.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

officiers ayant servi sous Duguay Trouin et qu'on trouve à la fin des *Mémoires* du grand marin, de Barilly fut enseigne sur le *Furieux* en 1703, sur le *Jason* en 1704 et 1705, premier enseigne sur le *Jason* en 1706, lieutenant sur le *Lys* en 1707, sur le *Saint-Michel* en 1708, p.125 sur le *Jason* en 1709. Il est extrêmement probable que c'est là le Barilly de l'*Amphitrite*. À en juger par son nom, on le peut supposer fils ou neveu du de Barilly qui était contrôleur de la marine en 1698 ¹ : lui aussi devait être de ces officiers dont la faveur avait imposé l'embarquement à de la Roque.

Les enseignes étaient MM. de Sabrevois, de Lagrange, de Beaulieu, de Géraldin le jeune et Filye (celui-ci d'après le mss. de Saxe Bannister, mais il n'était probablement que cadet). J'ai déjà parlé de Lagrange, de Géraldin le jeune et de Filye. Sur Beaulieu, je sais peu de chose, sauf qu'il embarqua à nouveau comme enseigne sur l'*Amphitrite* lors du second voyage ². Sabrevois est plus connu. Lagrange écrit Sabrevoir (*Voy. Cur.*, 238, 247), tout comme l'*Abrégé* du *Journal* de La Roque, et on a Sabrevoirs dans la lettre de Visdelou à Jourdan, mais la forme Sabrevois employée par Froger (éd. Voretzsch, 1, 55, 101, 108) est confirmée par d'autres sources. Selon l'*Alphabet Laffillard* ³, de Sabrevois, rattaché à Rochefort, fut nommé garde de marine le 1^{er} janvier 1692, enseigne de vaisseau le 1^{er} janvier 1703 et est mort noyé le 30 septembre 1709 ; une main postérieure a ajouté le 9 mai 1709 comme date de la mort ; il aurait commandé le 9 mai 1709 une prise faite par Duguay-Trouin. D'après le *Répertoire hist. et biogr. de la Gazette de France* de de Granges de Surgères (IV, 134), Sabrevois était en 1709 sur une prise faite par Duguay-Trouin et qui coula deux heures plus tard (22 juin). Le *Dictionnaire de la noblesse* de de la Chesnaye Desbois (XVIII, 23) écrit aussi Sabrevois et dit que la famille est normande. Mais Lagrange (*Voy. curieux*, 238) parle de « sabreùoir de blois lequel fut escrasé en sautant à labordage dun vaisseau enemy

¹ Fr. Jégou, *Lorient arsenal royal (1690-1697)*, Paris, 1878, in-8, p. 84.

² Cf. Madrolle, p. 56 ; Bouvet, dans *Lettres édif.*, 2^e recueil, p. 124.

³ L'*Alphabet Laffillard* connaît deux de Sabrevois ; mais l'un fit toute sa carrière au Canada où il mourut en 1727 ; c'est de l'autre qu'il s'agit ici.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

quelques années après ». Le 1^{er} mars 1699, La Roque renvoya Sabrevois en Europe, par un navire anglais qui allait à Batavia, afin de donner à la cour des nouvelles de l'*Amphitrite* ; ce navire anglais repartit le 30 avril de Batavia vers l'Europe par le Cap (Froger, éd. Voretzsch, 101, 108 ; *Relation* de Lagrange, 88 r°) ¹. Sabrevois, d'après tout ce qui est dit de lui dans les relations, fut un officier consciencieux et qui n'intriguait point.

² p.252 À côté de cet état-major assez mêlé l'*Amphitrite* emmenait trois directeurs de la Compagnie de Jourdan, à savoir : de Benac,

¹ Il est évident que c'est Sabrevois qui emporta la série de lettres écrites de la rivière de Canton vers le 20 février 1699, lettres de Prémare et de Bouvet au Père La Chaize, de Gherardini au duc de Nevers, de Visdelou à Jourdan, de Boissy à Jourdan, de Pechberty et Deu à la Compagnie des Indes orientales (nous le savons pour ces dernières par un post-scriptum du 24 février). Dans ses *Relations curieuses*, 295-296, Lagrange fournit une version assez étrange de l'envoi de Sabrevois en France. La Roque, de plus en plus violent, avait donné à Lagrange l'ordre d'arrêter les directeurs de la Compagnie dans leur maison ; mais ceux-ci s'armèrent avec leurs ouvriers et leurs domestiques, et Lagrange fut heureux d'avoir ainsi une excuse pour rentrer à bord sans rien faire. Sur quoi les directeurs, les jésuites et quelques-uns des officiers n'appartenant pas à la marine royale firent une ordonnance au nom du roi et de la Compagnie de la Chine par laquelle ils ôtaient son commandement au chevalier de La Roque et nommaient en sa place le premier capitaine en second Géraldin, bien qu'il n'eût « nul grade dans le corps de la marine ». Mais l'esprit de corps des officiers de la marine royale reprit ses droits devant cette ordonnance « monstrueuse » ; La Roque, vieux routier, sut manœuvrer et reprendre le dessus ; il cassa Géraldin et envoya Sabrevois se plaindre à la cour de « l'attentat des directeurs et autres sujets qui s'étaient bandés contre lui ». Les directeurs, « appuyés du suffrage des jésuites », écrivirent de leur côté à la Compagnie des lettres très vives pour se plaindre de M. de La Roque et envoyèrent en France un de leurs commis. Mais Lagrange, après 44 ans, paraît ici confondre les faits et les dates. Dans leur lettre du 17 février 1699, les commis de la Compagnie des Indes, Pechberty et Deu, tout en reconnaissant qu'on leur avait dit La Roque fort violent et qu'« en certaines rencontres nous en avons même connu quelque chose », ajoutent que, vis-à-vis des directeurs de la Compagnie de Jourdan, « suivant ce que nous avons vu et les rapports qui nous ont été faits, il a eu jusqu'à présent beaucoup de modération ». Ils ne s'exprimeraient pas ainsi si les incidents narrés par Lagrange s'étaient déjà produits à cette date. On ne peut pas davantage les placer entre le 17 janvier et le 1^{er} mars. En effet, dans sa *Relation* de 1700 adressée à Pontchartrain, Lagrange raconte avec détails le départ de Sabrevois le 1^{er} mars, mais c'est seulement le 9 août qu'il place la scène où La Roque casse Géraldin, pour des motifs « qu'il dit ne dire qu'à la cour et que personne ne sait ». Lagrange a donc amalgamé après coup des faits qu'il a connus sur place avec d'autres dont il n'a eu le détail qu'après le voyage, et son souvenir a brouillé l'ordre des événements ; c'est un des cas où il ne devait plus avoir en 1740 et 1743 certaines de ses notes de 1698-1700. La lettre de Visdelou à Jourdan laisse néanmoins entendre que, dès février 1699, il s'était produit des difficultés qui ne sont sans doute pas étrangères à la mission de Sabrevois.

² **Troisième article, juin 1929, pages 252-267.**

Par tout ce qui précède, on voit combien M. Madrolle s'est trompé en disant (p. 1) que « l'état-major avait été recruté avec soin, la plupart des officiers avaient l'expérience des grandes traversées ».

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

premier directeur du commerce ; Le Pouletel, directeur et caissier ; Lucien Boizard, directeur et contrôleur.

La personnalité marquante était celle de Benac, qui se trouvait être aussi violent et déraisonnable que le chevalier de la Roque. Le chevalier Benoît de Benac, d'après une information de Lagrange (*Voyages curieux*, 296), était Bayonnais ¹ ; Lagrange, qui était son ami, le qualifie d' « homme mélancolique ». En 1708, un riche commerçant de Dunkerque, Piécourt, mit Benac à la tête d'une flotte de cinq navires qu'il p.253 envoyait à la mer du Sud ; Benac avait pris personnellement le commandement de la *Princesse*. Une malchance insigne le poursuivit et il n'arriva qu'en novembre 1708 à l'embouchure du Rio de la Plata, avec des équipages gravement atteints du scorbut ; il fallut un arrêt de longs mois pour les remettre. Benac perdit la tête, et, en 1709, après avoir vainement tenté de se couper la gorge, il se jeta à la mer ; son corps, ramené à la côte par les flots, fut retrouvé quelque temps après ². On a déjà vu incidemment quelques épisodes des rapports tendus de Benac avec La Roque. Leur mésintelligence s'était affirmée presque dès le départ, mais elle atteignit son comble à Canton. Benac, non sans raison peut-être, soutenait que La Roque était le commandant du navire, mais que c'était au premier directeur de représenter la Compagnie. Aussi refusa-t-il de se joindre à La Roque quand celui-ci alla officiellement, le 5 février 1699, faire compliment au gouverneur général de Canton au nom du roi ; il en montra tant de colère que les jésuites eurent dessein de le faire arrêter et passer pour fou ³. Mais, comment les Chinois auraient-ils pu admettre que le roi de France fût représenté par un marchand ? À la base de toutes ces discussions, et la part faite du mauvais caractère des deux adversaires, on trouve toujours cette équivoque sur la nature véritable de l'*Amphitrite* vaisseau royal ou navire de commerce dont j'aurai à reparler par la

¹ Son prénom de Benoît est donné par une pièce des Arch. Col., C¹ 8, f^o 147 r^o.

² Cf. Dahlgren, *Voyages français*, 480 ; *Les relations commerciales*, I, 556-557. Lagrange (*Voyages curieux*, 297) place à tort le suicide de Benac en 1707.

³ Froger, éd. Voretzsch, 95-97 ; Lagrange, *Relation*, 87 v^o : *Voyages curieux*, 293-294 ; lettre de Pechberty et Deu, dans Arch. Col., C¹ 8, 153-154. On songea encore à se saisir de Benac en novembre 1699 (cf. Froger, éd. Voretzsch, 122).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

suite. Benac rivalisa avec La Roque de magnificence dans son équipage et son escorte tant que l'*Amphitrite* fut en Chine ; il resta ensuite à Canton, avec les deux autres directeurs, pour achever de vendre la cargaison ; on le connut sous le nom chinois de « Pe lao-ye »¹. Les affaires n'en allèrent pas mieux. Le courrier que Saillot emporta à Madras au début de 1701 comprenait, sous les dates des 4 et 29 novembre 1699, 29 mars et 29 novembre 1700, des procès-verbaux de Benac contre Le Pouletel et Boizard qui, du 10 juillet au 29 novembre en particulier, « se sont soustraits à l'obéissance du dit^{p.254} sieur Benac » ; le 14 décembre 1700, Benac avait signé une déclaration publique qu' « il a été contraint d'abandonner la direction des affaires de la Compagnie aux risques, périls et fortunes de Le Pouletel et Boizard » ; il est non moins amer contre les jésuites ; « ç'a été un malheur pour les affaires de la Compagnie qu'on ait fait entrer dans le conseil les officiers de marine et les R. P. jésuites » (Arch. Col., C¹ 17, 166-175). La seconde arrivée de l'*Amphitrite* dans l'automne de 1701, avec de nouveaux directeurs commerciaux à la tête desquels était « de Figerald », mit un frein aux activités chinoises de Benac ; l'*Amphitrite* le ramena finalement à Brest le 17 août 1703. Mais ses conflits avec la Compagnie durèrent même après son retour en France : le 8 janvier 1704, Benac signait à Paris une requête pour se plaindre que les directeurs de la Compagnie eussent fait saisir et ouvrir un coffre où étaient ses papiers personnels (Arch. Col., C¹ 18, ff. 126-127)².

Sur Le Pouletel, natif de Saint-Malo³, et sur Lucien Boizard¹, il n'y a pas grand chose à dire. Tant que Benac est premier directeur à

¹ Sur le nom chinois de Benac, cf. Madrolle, pp. 209, 220, Dès que l'*Amphitrite* fut arrivée à Port-Louis le 3 août 1700, et sans attendre par conséquent le retour du premier directeur, une instruction y fut ouverte à la demande de la Compagnie de la Chine sur les démêlés de La Roque et de Benac. Benac aurait écrit au chevalier de La Roque des lettres adressées seulement « au capitaine La Roque » et aurait fabriqué ou utilisé de faux extraits baptistaires qui faisaient naître La Roque l'un en Portugal, l'autre en Espagne (Arch. Nat., Mar., B³ 109, 120-121 ; lettre de Mauclerc datée de Lorient, 11 août 1700).

² L'auteur du *Journal* dit de Bouvet de la Touche est assez favorable à Benac (mss., p. 60) ; c'est en partie parce que cet auteur est hostile aux jésuites, et qu'il sait gré à Benac de s'être opposé à ce qu'il appelle leurs « intentions ».

³ Froger (éd. Voretzsch, 1, 2, 53) écrit « Pouletel » (le « Poullezel » de Saxe Bannister est sûrement fautif) ; M. Madrolle (p. 2 et *passim*) a adopté l'orthographe « Le Pouletet » dans sa publication du *Journal* dit de Bouvet de la Touche, mais le manuscrit a en fait le plus souvent « le Pouletel » (par exemple aux pp. 209, 279, 281, 425), et

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Canton, nous ne les connaissons que par ses lettres ou plutôt par ses plaintes : le second et le troisième directeur se seraient ligués avec les jésuites contre lui ². Mais, pendant le second séjour de l'*Amphitrite* en Chine, Le Pouletel fut le héros d'une entreprise assez hardie : le 14 mai 1702, il partit secrètement de Canton pour Nankin, où il parvint sans p.255 encombre le 28 juin après avoir visité le grand centre de la porcelaine, King-tö-tchen ; le 17 novembre, il était de retour à Canton, et s'embarqua peu après sur l'*Amphitrite*, ainsi que Boizard, pour rentrer en France.

Au-dessous des trois directeurs, le personnel de la Compagnie de la Chine embarqué sur l'*Amphitrite* comprenait encore un « marchand », un secrétaire, deux commis et huit ouvriers.

Le « marchand », ou chef du service des marchandises, est appelé Francia dans la *Relation* de Froger (éd. Voretzsch, 1, 2, 87, 88, 125) ; Froger le qualifie une fois de « premier marchand », et reproduit (p. 87) le nom chinois de « Fán Geò Fǎ » (Fang Jeou-fa) que fabriqua le père Bouvet et que Francia dut employer dans ses rapports avec les douaniers de Canton. Un document des Arch. Col., C¹ 8, 142, l'appelle « G. Francia » ; si on prend en considération le premier élément du nom personnel chinois que lui donna Bouvet, il apparaîtra probable qu'ou doive lire « Georges Francia ». Rentré en France avec l'*Amphitrite* à la fin du premier voyage, c'est probablement lui, comme M. Madrolle

rarement « Pouletel » ; les noms de ce mss. sont souvent fautifs. On a encore « Le Pouletel » dans des pièces des Arch. des Col., C¹ 17, f^o 11, et C¹ 18, 155 ; « Lepouletel » dans les copies des lettres de Benac ; « Le Pouletel » dans Arch. Col., C¹ 8, 142, 144, 146 ; la forme à -l final doit être correcte, bien qu'on trouve aussi « Le Pouletet » dans des documents des Arch. de la Marine (cf. à leur sujet [Belevitch-Stankevitch, Le goût chinois, 53, 64](#)).

¹ Telle est l'orthographe de Froger (éd. Voretzsch 1, 2, 53), et on a aussi « Boizard » et « Boizart » dans les copies des lettres de Benac ; mais on rencontre aussi « Boisard », par exemple dans Arch. Col., C¹ 8, 147 r^o, dans la *Relation* de Lagrange, 80 r^o, et dans le texte dit de Bouvet de la Touche (Madrolle, p. 184). M. Madrolle (p. 2) l'appelle « Louis Boisard », mais ce doit être un lapsus ; la seule pièce où j'aie rencontré l'indication du prénom (Arch. Col., C¹ 8, 147 r^o) donne « Lucien Boisard ». Le « Bouisard » de M^{lle} [Belevitch-Stankevitch, Le goût chinois, 53](#), paraît être une inadvertance.

² Toutefois, Lagrange (*Relation*, 80 r^o) montre « Boisard » assez contraire aux jésuites, « bien que grand brailleux » ; le sens de cette opposition de termes m'échappe.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

l'admet sans discussion (p. 56), qui revint sur le navire lors du second voyage, mais alors il avait francisé son nom, car, à partir de ce moment-là, tous les textes l'appellent « France » et non plus « Francia ». M. Madrolle dit qu'il venait à nouveau comme subrécargue, c'est-à-dire comme « premier marchand » ; c'est vraisemblable, et peut-être le mss. dit de Bouvet de La Touche le spécifie-t-il dans un passage que M. Madrolle n'a pas reproduit et qui m'a échappé. En tout cas, quand l'*Amphitrite*, à la fin de 1702, reprit pour la seconde fois sa route vers l'Europe, elle laissa France à Canton comme deuxième directeur ; France y eut force ennuis, mais persévéra ; il était encore directeur à Canton le 15 février 1709 ¹.

Le secrétaire s'appelait La Garde (Froger. éd. Voretzsch, 51) ou Lagarde (Arch. Col., C¹ 8, 142) ; il ne joua pas un grand rôle. C'est vraisemblablement lui le « de La Garde », marchand de la Compagnie, qui participa au deuxième voyage et mourut, peu avant que l'*Amphitrite* atteignît les côtes d'Europe, le 25 juin 1703 ².

p.256 Froger (éd. Voretzsch, p. 1) parle de « deux commis » de la Compagnie de la Chine, sans les nommer ; M. Madrolle (p. 2) en a fait

¹ Madrolle, 56, 115, 171, 172 ; Arch. Col., C¹ 18, ff. 98, 107, 108, 109, 111 ; C¹ 19, ff. 149, 235.

² Froger omet le nom du « secrétaire » au début du manuscrit d'Ajuda (éd. Voretzsch, p. 1) ; mais il est donné dans le passage correspondant de Saxe Bannister. La mort de La Garde le 25 juin 1703 est mentionnée dans le *Journal* dit de Bouvet de La Touche, p. 462. M. Madrolle n'a pas reproduit ce passage p. 266, ni indiqué de La Garde à la p. 56 parmi le personnel du second voyage. On ne doit pas voir dans le secrétaire Lagarde l'« écrivain » ou « écrivain du roi » qui mangeait à la troisième table du bord (Lagrange, *Voyages curieux*, 218) avec les « trois » sous-directeurs (Benac mangeait à la table du commandant), les deux commis de la Compagnie des Indes, le peintre Gherardini, un sous-ingénieur (sans doute Fr. Froger), le chirurgien-major, un cadet (ce doit être Filye) et le dernier officier, et qui mourut le 10 octobre 1699 après huit mois de maladie (Froger, éd. Voretzsch, 111 ; Lagrange, *Relation*, 94 v^o ; *Voyages curieux*, 300). L'« écrivain », dont les registres de solde et d'état civil faisaient foi en justice, devait en effet faire partie du personnel du bord plutôt que de celui propre à la Compagnie de la Chine. La liste des trois tables de Lagrange ne mentionne pas, il est vrai, où mangeait le « secrétaire », mais par ailleurs il n'indique pas non plus où mangeaient les deux commis de la Compagnie de la Chine, et mentionne « trois sous-directeurs » là où Froger ne connaît que deux directeurs au-dessous de Benac ; le troisième est vraisemblablement le premier marchand Francia (ceci paraît confirmé par un passage de la p. 215) ; mais puisqu'après tant d'années, Lagrange a pu oublier deux commis à la troisième table, il a bien pu oublier aussi un secrétaire. En fait, l'écrivain mort le 10 octobre 1699 ne peut guère être que le Sabattier, écrivain du vaisseau et en même temps au service de la Compagnie de la Chine, dont il est question dans Arch. Col., C¹ 8, 147 r^o.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

« deux commis chargés des écritures et a vu en eux Sabattier et « Bougré ». Mais Sabattier doit être en réalité l'« écrivain de roi » mort le 10 octobre 1699. Quant à « Bougré », ou plutôt Bongré (Arch. Col., C¹ 18, 101 v^o [« Bongret »] ; C¹ 17, 112 suiv. [« Bongré »]), je n'ai pas rencontré son nom avant le *Journal* dit de Bouvet de la Touche (pp. 186 et 260), et je ne vois jusqu'ici aucune preuve qu'il ait fait partie du premier voyage de l'*Amphitrite*. Toutefois, comme l'*Amphitrite* laissa alors en Chine, outre les trois directeurs, deux commis, il est possible que Bongré ait été l'un d'eux. Bongré resta en Chine après le second départ de l'*Amphitrite* ; parmi les lettres que la Compagnie de la Chine écrivit le 12 décembre 1703, il s'en trouve une adressée à « Bongré, metteur au teint et interprète pour la C^{ie} à Canton » (Arch. Col., C¹ 17, 112 et suiv.). 'ignore le nom de l'autre commis.

À ces deux commis, M. Madrolle ajoute « deux agents Commerciaux, Vilette et d'Andigné », qui « devaient accompagner le directeur en chef dans une mission spéciale à la cour de Pé-king, que la Compagnie jugeait utile à ses projets ». Rien n'est moins exact. La Compagnie avait en effet prévu un voyage de Benac à Pékin ; on l'apprit par un ordre qui fut ouvert en mer le 28 septembre 1698. Mais « pour ce voyage la Compagnie auoit choisy M^{rs} Benac, Boissy, Froger, La Garde Secretaire, et Géraldin l'Enseigne au cas que M^r son frère l'eut souhaité » (Froger, éd. Voretzsch, 51). Pas un mot de Vilette et de d'Andigné dont le nom en outre n'apparaît jamais ni chez Froger, ni chez Lagrange. Le père Bouvet protesta d'ailleurs contre ce projet de voyage à Pékin sur lequel la Compagnie ne l'avait pas consulté, et il fut entendu qu'on modifierait les ^{p.257} instructions, comme la Compagnie en laissait la faculté, par une délibération qui serait prise après l'arrivée de l'*Amphitrite* à Canton. Il ne fut plus question du projet, et les jésuites s'opposèrent toujours à laisser des agents de la Compagnie de la Chine se rendre dans l'intérieur, soit dans les provinces, soit surtout à Pékin.

Il est exact toutefois, et c'est ce qui a trompé M. Madrolle, que Vilette (ou Villette) et d'Andigné avaient gagné la capitale. Dans le *Journal* dit de Bouvet de la Touche, on lit (p. 140) : « Le 1^{er} jour de

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

janvier 1702, les sieurs d'Andigné et Vilette arrivèrent de Pékin » (Madrolle, 140). En note, M. Madrolle ajoute : « Ils étaient partis de Canton pour la capitale en décembre 1700 », mais c'est là une inadvertance, car les textes sur lesquels il s'appuie sont évidemment d'une part l'affirmation du soi-disant Bouvet de la Touche (pp. 12-13) que d'Andigné et Vilette étaient partis pour Pékin en décembre 1699, et d'autre part celui de sa p. 51, traduit de Saxe Bannister (plus complet ici que le texte d'Ajuda) :

« Notre départ pour la France eut lieu le 26 [janvier 1700]. Nous laissions en Chine les trois directeurs de la Compagnie, M. Salioz, deux commis, et six autres Français dont deux étaient partis pour Pékin le mois précédent »,

donc en décembre 1699 ; dans ces deux Français partis pour Pékin en décembre 1699, M. Madrolle a dû voir encore d'Andigné et Vilette, et il a eu sûrement raison. Mais, quand on se rappelle l'opposition que Bouvet avait faite au projet de voyage de Benac à Pékin et celle que ses confrères firent aux voyages dans l'intérieur que des agents de la Compagnie voulaient entreprendre lors du second voyage, on est surpris de voir que les jésuites aient accepté le départ pour Pékin de d'Andigné et de Vilette s'ils étaient « agents commerciaux » de la Compagnie de la Chine. De plus, si on lit tous les passages du *Journal* dit de Bouvet de la Touche où il est question de d'Andigné et de Vilette (Madrolle, pp. 151, 167, 209, 210, 258, 264), on voit que ceux-ci, pendant les deux ans qu'ils restèrent à Pékin, y avaient vécu comme « domestiques de l'empereur », payés par lui, autrement dit qu'ils travaillaient pour lui au même titre que les jésuites attachés au Palais ; ce n'est pas un rôle admissible pour des « agents commerciaux » de la Compagnie de la Chine, et on sait d'ailleurs que Vilette au moins était sans instruction et l'avouait, et que les Pères avaient empêché qu'on lui donnât à Pékin l'appellation polie de *lao-ye*. Tout s'éclaire si, au lieu d'imaginer les deux « agents commerciaux » de M. Madrolle, nous regardons du côté des « ouvriers » que l'*Amphitrite* avait amenés.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

L'*Amphitrite*, armée et chargée sur l'initiative d'un des trois fermiers de p.258 la manufacture royale des glaces, avait emporté des quantités considérables de ce dernier produit pour lequel le père Bouvet avait certainement assuré que la Chine serait un débouché excellent ¹. Mais comme les glaces pouvaient se détériorer et qu'il fallait pouvoir, le cas échéant, les tailler et les monter, on adjoignit au personnel administratif de la Compagnie de la Chine « huit ouvriers pour la miroiterie » ². Vers la fin d'avril, plusieurs d'entre eux, sous la direction du troisième directeur, furent installés dans la maison de la Compagnie pour remettre en état les glaces qui avaient souffert (Froger, 102). Le 19 juin 1699, un des ouvriers miroitiers mourut (Froger, 108). À la fin de novembre, « le premier directeur refusa de pleine autorité deux ouvriers que le Père De Fontaney demandoit pour l'Empereur » (Froger, éd. Voretzsch, 121 ³. Le 13 décembre 1699,

« le principal des ouvriers que le s^r Benac avoit refusé, seuada et s'en fut chez Le Tsong-tou, d'où il partit peu de temps après pour Pékin avec un second qui le fut joindre. Cette Eusion qui s'étoit faite selon toutes les aparences a la sollicitation des Peres, remua un peu l'Esprit de nôtre Directeur » (Froger, éd. Voretzsch, 122).

Il est évident que lorsque Froger, dans le texte de Saxe Bannister, dit que l'*Amphitrite*, en quittant la Chine le 26 janvier 1700, y laissait « les trois directeurs de la Compagnie, M. Salioz, deux commis, et six autres Français dont deux étaient partis pour Pékin le mois précédent », les six autres Français sont les ouvriers miroitiers que les directeurs gardent avec eux comme la Compagnie leur en avait donné la faculté, et les

¹ La Compagnie des Indes prétendait même que si Jourdan avait formé le projet d'envoyer un vaisseau à la Chine, c'était pour y écouler les glaces défectueuses qu'il avait en magasin et qui constituèrent la masse de la cargaison (Arch. Col., C¹ 17, 123 r^o).

² Froger, éd. Voretzsch, 1 ; de même chez Saxe Bannister. Le chiffre de « six » donné par M. Madrolle (p. 2) me paraît dépourvu d'autorité. D'après le *Journal* dit de Bouvet de la Touche (p. 7) Bouvet avait même proposé à Jourdan l'établissement d'une manufacture de glaces dans la ville de Canton ; si on était plus sûr du renseignement, on pourrait penser que les huit ouvriers étaient destinés éventuellement à cette entreprise.

³ Dans le texte de Saxe Bannister, ce passage est placé sous le 11 octobre, mais le contexte montre que c'est une erreur ; cf. éd. Voretzsch, p. 111.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

deux d'entre eux partis à Pékin le mois précédent sont d'Andigné et Vilette dont l'un s'était évadé des locaux de la Compagnie le 13 décembre 1699 et l'autre peu après. À en juger par l'ordre dans lequel le texte du soi-disant Bouvet de la Touche cite toujours les deux noms (« d'Andigné et Vilette »), c'est d'Andigné qui doit être le « principal des ouvriers que le sieur Benac avait refusés », et ceci paraît confirmé par le fait que Vilette seul, qui se p.259 reconnaît sans instruction (mais en ajoutant que le frère Belleville et d'autres n'étaient pas plus lettrés que lui), fut laissé de côté par les jésuites un jour que l'empereur convoqua tous les Européens de Pékin à sa maison de plaisance (Froger, éd. Voretzsch, 264). Évidemment, il est un peu surprenant de voir un d'Andigné ouvrier miroitier à la fin du XVII^e siècle, fût-il maître ouvrier ; mais les faits sont là et, après tout, rien ne prouve qu'il appartienne vraiment à la famille de ce nom, qui n'a en tout cas, je m'en suis assuré, conservé aucun souvenir de lui ¹.

Outre le personnel de la Compagnie de la Chine, l'*Amphitrite* emmenait encore deux commis de la Compagnie des Indes, chargés de surveiller les opérations commerciales et aussi d'empêcher l'*Amphitrite* de trafiquer de port à port entre la Chine et la France. Ces deux commis s'appelaient Jean Pechberty et Jean Deu. Comme il appert de

¹ Froger n'a pas tort de penser que le départ des deux ouvriers pour Pékin, ou les jésuites avaient souhaité les avoir, ne se fit pas sans la connivence des Pères, et c'est chez les Pères français qu'ils prirent pension à la capitale. D'Andigné et Vilette étaient partis avec des illusions qu'ils perdirent vite ; ils y avaient cédé d'autant plus volontiers que le mécontentement régnait à Canton ; « tous les ouvriers qu'ils ont menés se plaignent beaucoup », écrivaient Pechberty et Deu dans leur lettre du 17 février 1699. On sait à quelles exigences le service du Palais astreignait les Pères qui s'y soumettaient parce qu'ils le croyaient profitable à la propagande chrétienne, mais il n'est pas surprenant que des laïcs ne s'y soient pas pliés plus longtemps ; nous n'avons malheureusement guère d'informations sur les laïcs qui vécurent en Chine, ailleurs qu'à Canton, au XVII^e et au XVIII^e siècle. Il serait intéressant de savoir exactement ce que les deux ouvriers miroitiers ont fait à Pékin pendant leur séjour. Dans une lettre du 20 décembre 1700 dont on n'a qu'un résumé adressé par la Compagnie à Pontchartrain (Arch. Col., C¹ 17, 175 v^o), Benac « marque qu'avant l'arrivée de l'*Amphitrite* à la Chine, les Pères jésuites avaient appris aux Chinois le secret de faire des glaces et toutes sortes de verres » : on sait qu'en effet K'ang-hi avait créé au Palais, en 1680, toute une série d'ateliers, parmi lesquels un atelier de verrerie dont il semble bien que les jésuites se soient occupés (cf. [Bushell, Chinese Art](#), I, 116 ; II, 63). Il n'y eut guère d'ouvriers européens en Chine. Un peu plus tard, en 1702, des tisseurs de Lyon voulaient s'embarquer à Saint-Malo pour la Chine, mais en furent empêchés (Germain Martin, *Les grandes industries sous le règne de Louis XIV*, Paris, 1898, in-8, 314, renvoyant à Arch. Nat., G⁷, 1702).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

leur lettre écrite de Canton, le 17 février 1699, conservée en copie dans Arch. Nat., C¹ 8, 149-155, leur situation s'affirma vite peu enviable. Le traité du 4 janvier 1698 avait prévu leur contrôle, mais n'en avait pas suffisamment précisé les modalités. Non seulement les directeurs de la Compagnie de la Chine se refusèrent à leur donner aucune connaissance du commerce, mais on leur refusa logement et nourriture dans la maison de la Compagnie ¹. Les deux commis de la Compagnie des Indes ajoutaient qu'ils avaient vu et lu ^{p.260} un ordre de Jourdan, ouvert à Canton seulement, prescrivant aux directeurs « de nous ôter autant de connaissance de ce qu'ils feront qu'ils le pourront ». Les choses durent cependant s'arranger tant bien que mal puisque Pechberty et Deu ne moururent pas de faim et revinrent en France avec le navire ². Il semble même que Pechberty ne se brouilla pas avec la Compagnie de la Chine, car c'est très vraisemblablement lui qui, sorti du service de la Compagnie des Indes, est second directeur de la Compagnie de la Chine lors du deuxième voyage de l'*Amphitrite* ³. Un projet de voyage de Pechberty et d'un commis appelé Du Jus à Jao-tcheou et à Nankin fut contrecarré par les jésuites et finalement abandonné ⁴. Après le second départ de l'*Amphitrite*, Pechberty resta à Canton comme premier directeur, avec France comme deuxième directeur et Chomey comme premier marchand ⁵ ; il y était encore le 23 novembre 1705 ⁶. D'un mémoire des Arch. Col., C¹ 17, 88-102, il résulte qu'antérieurement à sa carrière de Chine, « Peschberty » avait été aux îles de l'Amérique.

¹ Les termes de la lettre des deux commis datée du 17 février 1699 sont absolument confirmés par un passage de Froger (éd. Voretzsch, 79) rapporté à novembre 1698.

² D'après le traité du 4 janvier 1698, les deux commis devaient manger à la table du capitaine et aux frais de Jourdan pendant tout le voyage ; si Lagrange dit vrai (*Voyages curieux*, 218), ils mangèrent en fait à la troisième table.

³ Le soi-disant Bouvet de la Touche écrit son nom Peschberty, et cette forme se retrouve dans des pièces des Arch. Col., C¹ 18, 98-105, 109, 204-211.

⁴ Cf. Madrolle, 167-172. King-tö-tchen est dans la préfecture de Jao-tcheou ; l'itinéraire prévu était donc celui-là même que Le Pouletel suivit ensuite secrètement (cf. *supra*, pp. 254-255).

⁵ C'est là le personnage dont le nom, garanti par plusieurs pièces d'archives (Arch. Col., C¹ 18, 98-105, 106 r^o, 107 v^o ; C¹ 17, 112) est estropié en « Choincy » dans Madrolle, 56 et 186.

⁶ Arch. Col., C¹ 18, 204-211.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Pour en terminer avec le personnel laïc du bord, il faut encore mentionner, outre le chirurgien-major (et son ou ses adjoints), « un jeune Parisien » qui mangeait à la table du commandant et qui « lui payait certaine somme pour le voyage » ; je ne trouve de mention de lui que chez Lagrange, *Voyages curieux*, 218.

À la bigarrure de ce personnel laïc, tant militaire que civil, s'ajoutait la présence sur l'*Amphitrite* d'un groupe important de jésuites. Bouvet avait d'abord obtenu de Jourdan que celui-ci en passât cinq à la Chine gratuitement, plus Gherardini ¹ ; au dernier moment, il en vint neuf, toujours sans compter Gherardini, et quand on rencontra au large l'escadre de des Augers, celui-ci « s'en deffit encore de deux autres en nostre faveur, qu'on n'osast refuser » ². Le père Bouvet mangeait à la table du commandant, où ^{p.261} s'asseyaient aussi Benac, le « jeune Parisien » et la plupart des officiers du bord (huit sur dix, y compris La Roque) ; les dix jésuites restants faisaient une autre table avec un officier ; Gherardini mangeait à la troisième table, que le dixième officier présidait ; La Roque, heureux d'écarter de sa table quelqu'un qu'il n'aimait pas, désigna Lagrange pour représenter l'état-major à la table des jésuites (*Voyages curieux*, 218). Tous ces jésuites sont très connus et certains, comme Parrenin et Prémare, ont marqué particulièrement dans l'histoire de l'ancienne mission française de Chine ; il n'y a pas lieu de s'occuper d'eux ici en détail.

@

¹ Cf. Madrolle, p. 3 ; l'origine de cette information est le *Journal* dit de Bouvet de la Touche, p. 9.

² Lagrange, *Voyages curieux*, 226.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

V

@

Les officiers de marine apportaient en Chine un esprit singulièrement peu fait pour s'entendre avec des étrangers, et il en devait nécessairement résulter des conflits. Voici l'histoire extraordinaire que Lagrange ne craint pas de raconter tout au long dans la *Relation* adressée à Pontchartrain (ff. 95 r^o-98 v^o).

Le 16 [octobre 1699] un nauiere anglois uenant deurope entra dans la riuere de canton passa au deuant de nous sans saluer et fut mouiller a une portee de fusil en auant de nous mais son insolence luy coûta cherre commè ie diray car il nauoit que 10 canons et 40 hommes dequipage ainsi m^r de la rocque sen uengea avec honeur...

Le lendemain m^r de la rocque résolut pour se uenger de faire en sorte que nos matelots et soldats cherchassent querelle aux anglois ce qui ne manqua point d'arriuer a terre ou il y eut des coups donnés et les anglois eurent du pire parce que nos gens estoient armés de sabres, neamoins m^r de la Rocque se plaignit hautement que les anglois auoint cherché querelle aux françois et quil sen uangeroit sil pouuoit mesme sur le capitaine pour cet effet ont mit 2 matelots en sentinelle sur l'auant de nostre nauiere pour uoir quand les anglois descendroint à terre.

Ainsi le 19 au mattin nous aperceumes le capitaine et le lieutenant le premier marchand et le troisième aller a terre en robes de chambre pour se promener à la fraische ausitost m^r de Larocque fit armer Le canot et la chaloupe y mit trois officiers avec enuiron 40 hommes la plupart armés de sabres avec ordre de donner cent coups de batton au capitaine et au marchand et surtout aux robbes de chambre, nos gens descendirent les prirent sans coup ferir et ces malhereux anglois eurent sur le corps cent coups de bâtons de tous nos mattelots qui les laissèrent quasi morts et le capitaine nen pouuant plus se sauua a son canot et fut a bord ausitost il fit embarquer des armes pour aller secourir ses gens ce que uoyant m^r de larocque il fit uenir son canot de terre larma de soldats de pistolets et fusils donnant ordre au lieutenant que si les anglois tiroint les premiers p.₂₆₂ de ne leur point

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

faire de cartier ; ainsi nos gens se trouuerent plus de 60 a terre et le canot anglais reuira de bord et fut a son nauire et nos matelots et soldats ne trouuant que 6 ou 7 anglois en robe de chambre neurent pas beaucoup de peine a les mettre comme des ecce homo par la m^r de la rocque se uengea honestement mais un peu plus quil ne deuoit. Le capitaine anglois ainsi maltraité partit de son nauire et uint au nostre tout sanglant ou il monta par force car il uenoit seulement se plaindre sans uouloir entrer dans le nauire, il fut bien receu, et les chirurgiens luy posèrent le premier appareil et ensuite il se plainit aygrement nostre canot ramena le lieutenant et les deux marchands en piteux équipage, ayant perdu leurs perruques et chapeaux il y en auoit qui auoint offert de l'argent a de nos gens en se iettans a leurs genoux pour sempescher destre battus, le capitaine du nauire de madras se randit à bord et tous se plainirent fortement quon les insultoit parceque nous estions les plus forts, qu'ils ne se trouuoint plus en sûreté ny lun ny lautre dans la riuere de cantong et que nous pourions bien les enleuer quils alloint demander une sauue garde au uice roy de cantong et se mettre sous la protectio des mandarins qua la uerité ils ne nous auoint pas salué mais quils n'y estoit pas obligés car ils auoint leurs ordres de La cour danglettere et quils les suiuint (bien que ce ne fut quun interlopt) mais que sil ne pouuoit auoir icy raison, ils tacheroient de Lauoir en france et quon ne traittoit pas ainsi un capitaine de nauire a coups de battons, et le mettre en cet estât parce que nous nous mettions 60 contre 7 ou 8 anglois desarmés que le pretexte que nous prenions ne ualoit rien quil ne nous auoint nullement insulté et que m^r de larocque leur auoit ioüé ce tour et demandèrent a m^r de larocque quelle satisfaction il uoudroit leur faire pour cette iniure. Ensuite ils repartirent tous avec le mécontentement d'une telle iniure quils noublieront iamais nous les saluames de 5 uiues le roy et ils nous respondirent dautant ils uoulurent faire du bruit et que les chinois leur en rendissent iustice en arrestant nostre nauire ils uoulurent auoir audience du uiceroy mais lon leur dit qua chaque audience il falloit donner 500 tael valant 2.500 liures ainsi a ce prix ils nen uoulurent point et les marchands ne uoulurent poin se ruiner ce que les chinois nauoint pas mieux demandé pour auoir leur argent et ils furent conseillés den demeurer la ce quils firent sagement.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Dans ses *Voyages curieux*, p. 301, Lagrange a expédié l'incident du 19 octobre en quelques lignes, et Froger n'en souffle pas mot ; mais il n'y a naturellement pas à penser que Lagrange ait inventé cette histoire peu édifiante. Et précisément, dans *The Chronicles of the East India Company trading to China*, I [1926], 91-92, M. H. B. Morse raconte ce qu'il advint au *Macclesfield* en rivière de Canton, le lendemain de son mouillage ¹. p.263

The next morning ² as Captain Hurle, with the fourth supercargo Mr Harvey, the chief and second mates, and four sailors were on shore to pitch a tent, « the French sent several boats against them, containing near eighty men, some of whom were armed, who beat them most unmercifully... the French Captain [Delaroque] stood in the stern gallery of his ship and called to his men to beat them more... to kill the dogs if they resisted ». England and France were then temporarily at peace, engaged in partitioning Spain, and the French agent, Monsieur Bonac ³, both then and later manifested a very friendly disposition : and this armed attack is the more unintelligible. The French were in great favour... Mr. Douglas ⁴, however, complained to the Hoppo, who showed strong displeasure at the conduct of the French, and forced Captain Delaroque to apologize ⁵ ; but the friction continued, manifested chiefly by struggles for precedence.

M. Morse fait preuve de mansuétude en se bornant à dire que le procédé de la Rocque est « inintelligible ».

@

¹ Le *Macclesfield* n'était pas un « interlope » comme le dit Lagrange, mais le premier navire envoyé à la Chine par la nouvelle English Company Trading to the East Indies ; c'est d'ailleurs bien ce que dit Froger (éd. Voretzsch, 121). Dans le récit de M. Morse, il n'y a d'emprunté littéralement aux documents que ce qui est entre guillemets, et encore avec des coupures que les points de suspension indiquent.

² D'après Froger (121), c'est le 17 octobre que le *Macclesfield* vint mouiller au-dessus de l'*Amphitrite* ; d'après Lagrange, ce fut le 10, et l'attaque qu'il raconte serait du 19. Dans l'ouvrage de M. Morse, l'incident paraît se placer le 8 octobre, mais ceci correspond bien au 19 de Lagrange ; l'Angleterre n'a adopté le calendrier grégorien qu'en 1753.

³ Lire « Benac ».

⁴ Robert Douglas était le subrécargue du navire.

⁵ Lagrange nous avait dit le contraire ; on voit que Hurle n'alla pas en effet au vice-roi, comme le dit Lagrange, mais le *hoppo*, ou surintendant des douanes, fut saisi.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

VI

@

Jourdan s'était imaginé que ses directeurs pourraient se rendre à Pékin ; Bouvet lui avait promis, moyennant des cadeaux à l'Empereur et aux grands, un établissement permanent à Ning-po ou à Canton et l'exemption des droits pour la cargaison. Il fallut bien vite déchanter.

De l'établissement permanent, il ne fut plus question.

Pour le voyage à Pékin, Bouvet s'était récrié quand on avait ouvert en cours de voyage les instructions de Paris qui prévoyaient que Benac se rendrait à la capitale. Les raisons de son opposition étaient multiples. D'une façon générale, les missionnaires n'avaient pas grand désir de laisser voir dans l'intérieur des Européens, militaires ou marchands, pour qui eux-mêmes ne professaient pas grande estime et qui, chrétiens, étaient à leurs avis d'un mauvais exemple pour les chrétiens indigènes. Le père de Fontaney a noté dans une de ses lettres qu'on fait peu de conversions dans les ports où les vaisseaux européens ont accoutumé d'aborder ¹. Par p.264 ailleurs, Bouvet ne pouvait pas ne pas sentir que des Européens qui viendraient à Pékin y trouveraient une situation assez différente du tableau idyllique qu'il avait tracé dans le Portrait historique de l'Empereur de la Chine ². Enfin et surtout, si les

¹ Inversement, bien des appréciations défavorables que Froger, Lagrange et le soi-disant Bouvet de la Touche formulent sur les Chinois viennent de ce que ces marins ne furent pas en rapports avec les meilleurs éléments de la population. Froger s'en rendait un peu compte et le dit pour les interprètes qu'il fallut engager à Canton : « Ce n'est pas assez à la Chine de sçavoir les langues pour être Interprete. Il faut encore être adroit, industrieux, fourbe et vn peu fripon. » (éd. Voretzsch, 87.)

² Quelques Européens se glissèrent dans l'intérieur, par exemple ceux dont parle le *Journal* dit de Bouvet de la Touche (Madrolle, 173) et que nous ne connaissons que par lui, « le nommé La Vergne, chirurgien, que le Père [= le père Pelisson] connoissoit, l'ayant assisté à la mort, en Bengale, quy avoit demeuré longtems à Chao tcheou, et avoit esté dans plusieurs autres villes sans permission ny recommandation, et un certain Italien, quy avoit esté jusques à Pékin, sans qu'on se fut mis en peine de savoir où il alloit, ny qui il estoit ; mais ils avoient voyagé sans demander l'avis des jésuites. Toujours d'après le soi-disant Bouvet de la Touche (pp. 12-13 du mss. ; le passage n'est pas dans Madrolle), les Pères, mécontents du rôle de d'Andigné et de Vilette à Pékin, « se repentirent de les y avoir fait venir, et leur dirent plus d'une fois qu'ils avoient été les premiers françois seculiers qui fussent venus à la cour, mais qu'ils perdroient tout leur crédit, ou bien qu'ils seroient les derniers ».

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

marchands de l'*Amphitrite* montaient jusqu'à la capitale, comment Bouvet pourrait-il maintenir vis-à-vis de la cour le caractère officiel et gouvernemental qu'il entendait donner au voyage de l'*Amphitrite* ?

Car là était toute la question. Les Chinois, et Lagrange comme le soi-disant Bouvet de la Touche ont pleinement raison d'y insister, ne connaissaient au temps de K'ang-hi que des navires marchands ou des navires de tribut. Bouvet promettait l'exemption du droit de jauge sur le navire, des droits de douane sur la cargaison. La douane chinoise répondait : Vous êtes navire de tribut ? Allez porter votre tribut à la cour. Mais si vous êtes navire marchand, payez les droits. Bouvet manœuvra près d'un an pour échapper au dilemme, obligé de biaiser, d'intriguer, de déguiser, et l'exemption qu'on obtint n'équivalut pas aux frais que le délai entraîna. Même pour l'exemption, il avait fallu beaucoup tricher. Les instructions du roi à de La Roque étaient formelles : « Le vaisseau n'est point un vaisseau de Sa Majesté, mais un simple marchand. » Or, dans une lettre du 20 décembre 1700, Benac se plaint que le père Bouvet « luy a fait signer un papier écrit en chinois dans lequel on luy a dit ensuite qu'il luy faisoit déclarer que le Roy avoit envoyé le navire L'*Amphitrite* et que par occasion des particuliers marchands y estoient venus pour y tenter ^{p.265} quelque commerce ¹. Le *Journal* dit de Bouvet de la Touche raconte de même :

« Pour plus grande seureté, le père Bouvet exigea de mrs les directeurs de la Compagnie et des officiers du vaisseau un écrit signé d'eux par lequel ils certifioient que l'*Amphitrite* étoit un vaisseau appartenant au Roy et envoyé par le Roy pour le ramener en Chine ².

Lagrange, dans sa *Relation* (81 r°), en relatant la réponse sur l'*Amphitrite* qui n'étoit ni navire de tribut ni navire marchand, mais un navire du roi qui portait le père Bouvet, note l'étonnement des Chinois,

Bouvet de la Touche est toujours très hostile aux jésuites, et le propos peut ne pas être exact dans les termes ; il l'est sûrement dans le fond.

¹ Arch. Col., C¹ 17, 174.

² Pp. 11-12 du mss. ; le passage n'est pas reproduit dans Madrolle.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

« car ils n'avaient jamais ouï parler d'une troisième sorte de navire Froger (éd. Voretzsch, 70-71) donne exactement la même version à propos de la réponse du père Bouvet aux douaniers, et plus tard, quand le vice-roi demande pourquoi Benac n'est pas parti à la cour, « le Père lui répondit... que le vaisseau étoit un vaisseau du Roy, et que les François ne payoient point de Tribut ; Que le s^r Benac étoit un marchand passager sur le vaisseau, et qu'il étoit venu pour tenter le Commerce de la Chine. Qu'au reste il n'étoit pas party pour Pékin parce qu'il craignoit que ne sçachant point les Coutumes du pays nous ne fissions quelque incongruité » (p. 83). Témoignages plus ou moins suspects, dira-t-on, puisqu'il s'agit de conversations en chinois que les auteurs des diverses relations n'entendaient pas. Mais quand, le 5 février 1699, de La Roque alla solennellement faire son compliment au vice-roi, il lui dit que « le Roy qui est le premier monarque d'Occident m'a envoyé exprès pour ramener le père Bouvet à la Chine » (Voretzsch, 96) ¹. Il y a plus : dès octobre 1698,

« sur ce que le Père Bouuet se plaignit qu'a Macao des gens mal intentionnés auoient dit que le vaisseau étoit a des particuliers, il [= de La Roque] le fit publier vaisseau du Roy, et que ceux qui diroient le contraire seroient punis comme rebelles aux Ordres de Sa Majesté. Cela se fit du consentement même des Directeurs par vn aueu qu'ils en donnèrent par Ecrit au Pere Bouuet » (Froger, 74).

Benac n'avait donc pas tort de se plaindre sur ce point. On fit si bien que l'opinion du « vaisseau du roi » s'accrédita parmi les Européens, et le journal du *Macclesfield* parlait de « l'ambassade » que les Français avaient envoyée à la cour ². Pour les Chinois, les Français étaient venus

¹ Froger, éd. Voretzsch, 96 ; le texte de ce « compliment » se retrouve identique dans Lagrange, *Voyages curieux*, 293-294, et dans le *Journal* dit de Bouvet de la Touche.

² Morse, *Chronicles*, I, 92. La question qui s'est posée pour le caractère du navire s'est posée aussi pour les présents à l'empereur. D'après le *Journal* dit de Bouvet de la Touche (p. 9 ; le passage n'est pas dans Madrolle), le père Bouvet avait écrit de la Rochelle à la Compagnie pour lui demander un titre déclarant « que le Roy lui avoit donné un vaisseau pour le repasser en Chine, que l'empereur ne recevrait pas des présents au nom de simples particuliers négocians... » Là encore on ne se tira d'affaire que par des solutions bâtarde, et que la distance et leur ignorance de la langue permettaient de formuler différemment aux deux parties. Lagrange, dans sa *Relation*

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

rendre hommage ^{p.266} à l'empereur suzerain, et, malgré tous les distinguo du père Bouvet, l'*Amphitrite*, considérée comme vaisseau du roi, fut toujours désignée dans les documents sous le nom de *kong-tch'ouan*, « vaisseau de tribut ». Louis XIV ne l'avait pas voulu ¹.

Les jésuites avaient sur l'état-major de l'*Amphitrite* et sur les agents de la Compagnie de la Chine ou de la Compagnie des Indes l'immense avantage de connaître le pays, sa langue, ses mœurs, et de devoir à leur service auprès de K'ang-hi une autorité dont ils exagéraient la valeur pour Pékin, mais qui était réelle auprès des fonctionnaires provinciaux. Il serait intéressant et sans doute possible de retrouver certains documents chinois relatifs aux missions dont l'empereur les chargea à l'étranger et d'établir ainsi sans conteste le véritable caractère que la cour entendait donner à ces voyages ; toutefois, même dans l'état actuel de notre documentation, le fait ne paraît pas contestable que K'ang-hi avait chargé Bouvet d'aller lui recruter des savants et des artistes, et celui-ci ne pouvait et ne voulait guère les chercher que parmi ses confrères de la Compagnie de Jésus. Ce voyage de Bouvet est en somme analogue à celui antérieur de Grimaldi, à ceux postérieurs de Pelisson ou de Beauvillier. Bouvet disait bien vrai quand en France il se prétendait *k'in-tch'ai* ou « délégué impérial », et Froger nous a conservé avec les caractères chinois eux-mêmes, la description du pavillon qu'arborait Bouvet à Canton et qui portait les quatre mots *k'in-tch'ai ta-jen*, « Son Excellence le délégué impérial » ². Mais Bouvet jouait sur les mots quand il laissait entendre que cette délégation impériale, qui le chargeait seulement d'une mission lointaine de l'Empereur souverain universel, était une sorte d'ambassade auprès du

comme dans ses *Voyages curieux*, parle des présents du roi à l'empereur ; et il est aussi question de présents du roi dans une lettre de Gerbillon du 13 avril 1699 (Froger, éd. Voretzsch, 106) ; il vaudrait de tirer la question plus au clair ; en tout cas, présents de la Compagnie ou présents du roi, une partie des cadeaux fut transmise par Bouvet comme des présents du roi, c'est-à-dire, aux yeux des Chinois, comme un tribut.

¹ Les renseignements très précis que donne le *Journal* dit de Bouvet de la Touche (Madrolle 142-143) ne laissent pas de doute sur ce point.

² Voretzsch, 77 ; de même Gherardini, dans sa *Relation*, p. 74. Je ne sais pourquoi Bouvet avait dit en France qu'il avait dû laisser en Chine sa patente de *k'in-tch'ai*, car il l'avait avec lui quand l'*Amphitrite* arriva sur la côte de Chine : « Le Pere en débarquant fut voir le Gouverneur : Il luy montra les lettres de creance qu'il auoit comme Enuoyé de l'Empereur » (Voretzsch, 60).

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

roi de France. Je crois d'ailleurs que, tout en voulant faire servir le voyage de l'*Amphitrite* aux ^{p.267} intérêts matériels et spirituels de leur maison française de Pékin, Bouvet et ses confrères désiraient aider à Canton la Compagnie de Jourdan et crurent l'aider réellement ; j'ajouterai même qu'ils lui rendirent vraiment service en plus d'une occurrence, mais leur intervention, en faussant le caractère du voyage, entraîna de telles complications que le séjour du navire dans la rivière de Canton fut de près de quinze mois là où, pour un navire de commerce ordinaire, un trimestre aurait suffi ; les autorités chinoises ne comprenaient rien à ce long délai et s'en inquiétaient. Les agents de la Compagnie de la Chine et les officiers du bord arrivèrent vite à la conviction que le mieux eût été de se plier aux conditions ordinaires et de payer les droits et même les pots-de-vin, comme le faisaient Anglais et Hollandais. En outre, les deux commis de la Compagnie des Indes n'avaient pas tort quand, dès le 17 février 1699, ils estimaient que le commerce de la Chine ne pouvait être profitable qu'à des navires trafiquant en même temps aux Indes (Arch. Col., C¹ 8, 155) ; mais c'était là clairvoyance de maître Josse, et qui équivalait à supprimer la Compagnie de la Chine en raison du privilège de la Compagnie des Indes Orientales.

En réalité, malgré toutes les raisons qui eussent dû mener ce premier voyage de l'*Amphitrite* à la catastrophe, un phénomène extraordinaire se produisit : la campagne laissa un bénéfice important ¹. Il est vrai que le bénéfice était peut-être plus apparent que réel et basé en majeure partie sur une estimation excessive des marchandises laissées aux soins de Benac après que l'*Amphitrite* eut quitté Canton. Le second voyage de l'*Amphitrite* fut déficitaire. Les navires qui vinrent ensuite lièrent leurs opérations de Canton à d'autres dans la mer du Sud pour laquelle Jourdan avait aussi fondé une

¹ Sur le retour de l'*Amphitrite* et la vente de ses marchandises, voir (en dehors de Madrolle, XV et suiv., et de Dahlgren, *Les relations commerciales*, 154 et 161) les documents cités dans [Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois*, 60-64](#) ; on y trouvera aussi des indications sur les cadeaux que le père de Fontaney apporta à Louis XIV de la part de K'ang-hi ; ces cadeaux, d'usage en Chine en retour de l'offrande du tribut, furent naturellement envisagés à Versailles tout autrement.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

Compagnie en 1698, quelques mois après celle de la Chine ; les intérêts et les procès des deux entreprises s'enchevêtrèrent dans une ruine commune. Du moins les voyages de l'*Amphitrite* contribuèrent-ils beaucoup à développer en France le goût préexistant pour les bibelots, étoffes et meubles d'Extrême-Orient, ce qu'on appelait alors le « lachine » ou le « lachinage » ; et les meilleurs meubles laqués furent dits en « vernis la Chine Amphitrite » ¹.

@

¹ Cf. [Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois*, 71 et 95.](#)

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

VII

@

¹ p.289 Les appréciations de Froger sur la civilisation chinoise, comme celles de Lagrange ou du soi-disant Bouvet de la Touche, procèdent d'une connaissance trop superficielle pour qu'il y ait aujourd'hui grand chose à en tirer. Mais Froger et l'auteur du *Journal* de 1701-1703 ont reproduit dans leurs relations des pièces et des lettres dont la valeur documentaire est tout autre. Enfin ils ² fournissent sur les anciens missionnaires de Chine des renseignements qui permettent de compléter et de rectifier les p.290 informations dont on disposait jusqu'ici. Je ne puis entrer ici dans un examen détaillé de toutes ces biographies, mais à titre d'exemple, et puisqu'on s'attache aujourd'hui à suivre à la trace les Européens qui ont fait œuvre d'artistes à la cour mandchoue, je tâcherai de préciser la carrière chinoise du peintre modénois Gherardini ³.

¹ **Quatrième article, juillet 1929, pages 289-298.**

² En particulier le soi-disant Bouvet de la Touche donne *in extenso* des textes intéressants sur la question des rites (M. Madrolle ne les a pas reproduits) ; les trois relations permettront de préciser l'histoire du « tombeau » de saint François-Xavier à Sancian ; enfin, dans le *Journal* du soi-disant Bouvet de la Touche, tout ce qui se rapporte à la mission jésuite de Pékin (Madrolle, pp. 140-152) dérive évidemment des renseignements que d'Andigné et Vilette venaient d'apporter à Canton ; il y faut joindre d'autres passades du mss., par ex. 12-13, 81, etc., que M. Madrolle a laissés de côté.

³ Il y avait à bord de l'*Amphitrite* un autre « artiste », le frère jésuite Charles de Belleville, Wei Kia-lou en chinois, de qui les *Notices* du père Pfister p. 692, savent assez peu de chose :

« Français, né en 1656, le fr. de Belleville entra dans la Compagnie en 1679. Il vint en Chine le 4 novembre 1698, comme sculpteur et architecte, et il était, disent les catalogues, fort habile dans son art. Ce fut lui qui dessina et dirigea les travaux des deux résidences françaises de Canton, 1701, et de Pékin. Nous ignorons ce qu'il advint par la suite.

Il me paraît assez difficile que Belleville ait travaillé à Canton en 1701, car à cette date il se trouvait à Pékin où Vilette raconte, dans un passage inédit du *Journal* dit de Bouvet de la Touche (j'ai égaré le n° de la page), qu'il était assez souvent brimé par le père Parrenin ; on a vu en outre (*supra*, p. 259) que Vilette représente Belleville comme peu lettré. Par Froger (p. 84), nous savons que Belleville avait fait le modèle d'une pyramide et d'un « autel en forme de mausolée » pour le tombeau de saint François-Xavier ; Froger nous dit en outre (p. 100) que le frère Belleville, appelé de Canton à la cour en février 1699, devait s'y occuper de peinture, de sculpture et d'architecture « qu'il possédait parfaitement » ; « il sçauoit outre cela mille Secrets curieux et différens tours de Gobelets qui diuertiront l'Empereur ; à la p. 116, il est question d'une miniature de Belleville qui fut prise en mains par l'empereur le 10 octobre 1699 quand celui-ci reçut les jésuites à la bonzerie du Kinchan, c'est-à-dire sur la célèbre « île » du Yang-tseu déjà mentionnée par Marco Polo ; en outre, « il se fit apporter un Etui de Matématique pour examiner si la perspective de notre frère Belleville étoit selon les regles qu'on luy a expliquées et parut en être content » (pour d'autres mentions de Belleville dans Froger, cf. encore Voretzsch, pp. 2, 100, 104, 105,

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

J'ai parlé plus haut de la relation du premier voyage de l'*Amphitrite* achevée par Giovanni Gherardini à Canton le 20 février 1699, sous forme d'une lettre adressée au duc de Nevers. De l'*Avertissement* mis en tête par les éditeurs, il résulte que le duc de Nevers, « qui avait connu son habileté en Italie », avait fait venir l'artiste en France quelques années avant 1700. Entre son arrivée en France et son départ pour la Chine le 6 mars 1698, Gherardini avait décoré l'Église des jésuites de Nevers. Il achevait de décorer la Bibliothèque des jésuites de Paris quand Bouvet vit ses travaux et lui proposa de l'emmener en Chine : d'après l'*Avertissement*, Gherardini « excellait particulièrement » dans la

106) ; le soi-disant Bouvet de la Touche (Madrolle, 149) confirme que Belleville « peint les mignatures et fait des dessins » ; il nous montre ailleurs Belleville refusant de travailler le dimanche pour le service du palais. Mais le renseignement le plus nouveau se trouve dans Lagrange (*Voyages curieux*, 215) qui, périgourdin lui-même, nomme Belleville « frere exelent sculteur qui a fait cette belle scene des douze apostres du grand autel des iesuites de perigeux morceaux avec ses colomnes dun trauail exquis » ; la piste est intéressante pour les antécédents européens de Belleville. L'archiviste de la Dordogne, M. G. Lavergne, m'a écrit ne rien connaître sur la personnalité du frère Belleville, mais, en ce qui concerne son travail de sculpture, a obligeamment appelé mon attention sur un article *L'Autel de l'Assomption dans l'église de la Cité à Périgueux*, par M. Dujarric-Descombes, dans *Bull. de la Soc. hist. et archéol. du Périgord*, XLIII [1921], 218-228. Cet autel, avec son retable, est en effet l'ancien autel de l'Église des jésuites, et Lagrange est le premier à le décrire assez longuement dans le tome II de ses *Voyages* (cf. *Bull. de la Soc. hist. et archéol. du Périgord*, XLIII (1916), 296 ; il y voit « la cène du seigneur avec ses douze apostres » (la « belle scene » du t. I serait-elle une « belle Cène » ?), mais on fait remarquer qu'il se trompe et que c'est une Assomption. Dans son article de 1921, M. Dujarric-Descombes dit que cet ensemble est « unique dans l'histoire de l'art en Périgord » et prononce le mot de chef-d'œuvre. On l'a daté de la fin du XVI^e siècle ou du commencement du XVII^e siècle, et M. Dujarric-Descombes le place encore « vers la première moitié du XVII^e siècle ». Depuis cent ans, on l'attribuait à un Père jésuite Laville, d'ailleurs inconnu, qui aurait passé dix ans ou même cinquante ans à le faire. Mais M. Dujarric-Descombes signale le texte de Jean Faure-Lapouyade qui apprit en 1808, d'un vieil ouvrier, qu'un aïeul de cet ouvrier avait travaillé à l'autel ; d'après la tradition de famille de ce vieil ouvrier, son aïeul disait que tout s'était fait « sous la direction du père Belleville, jésuite, qui sculptait les figures, les ornements et dirigeait tous les travaux ». L'aïeul racontait encore qu'un jour le père Belleville, mécontent de n'avoir pu réussir à donner à la figure de la Vierge l'expression qu'il aurait désirée, trancha la tête à coups de hache, y adapta une pièce de bois et refit les traits » ; or la tête de la Vierge est vraiment rapportée. Faure-Lapouyade dit lui-même que c'est de ce récit, qu'il propagea à son tour, qu'est né le pseudo-Père Laville. M. Dujarric-Descombes, qui, sur la foi du Jean Faure-Lapouyade de 1808, corrige en « Père Belleville » le « Père Laville » créé de toutes pièces au XIX^e siècle et qui a eu autrefois entre les mains les *Voyages curieux* de Lagrange, n'a pas remarqué que Belleville était déjà bien indiqué par Lagrange comme l'auteur de l'autel et du retable ; et Lagrange, qui était Périgourdin et connaissait l'Église des jésuites et qui par ailleurs a mangé pendant plusieurs mois à la même table que Belleville, a bien dû savoir à quoi s'en tenir sur ce point. Mais une autre conséquence en résulte. M. Dujarric-Descombes ignorait évidemment tout de Belleville et ce nom ne lui a fourni aucun élément de datation. Pour nous, qui savons que le frère (et non le père) Belleville n'est né qu'en 1656 et n'est entré dans la Compagnie de Jésus qu'en 1679, nous concluons que l'autel et le retable dont s'enorgueillit aujourd'hui l'Église de la Cité de Périgueux n'est ni de la fin du XVI^e siècle, ni de la première moitié du XVII^e, mais de la fin du XVII^e siècle ; et d'ailleurs on comprend mieux ainsi qu'il ait pu y avoir encore une tradition directe, d'aïeul à petit-fils, chez le vieil ouvrier de 1808.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

perspective. Par une ^{p.291} faveur rare, un ordre du 30 janvier 1698 dispensa « Girardin » de faire son chef-d'œuvre à l'Académie à raison de son départ imminent pour la Chine ¹. On a vu plus haut que, pendant le voyage, Gherardini ne mangeait pas à la table des jésuites, mais à la troisième table, celle où Froger s'asseyait aussi probablement : à en juger par sa *Relation*, le peintre n'avait guère le pied marin ; Froger le confirme (p. 74) en constatant qu'il « étoit charmé de quitter la Mer ». Parvenu avec l'*Amphitrite* dans la rivière de Canton et débarqué des premiers le 31 octobre 1698, Gherardini repartit de ^{p.292} Canton le 25 février 1699 en même temps que les jésuites venus avec lui ; lui-même, trois des pères jésuites et le frère Belleville étaient appelés à la cour ; les autres missionnaires devaient se fixer dans les provinces. Au début d'avril, les cinq personnes destinées à Pékin parvenaient à deux lieues de Yang-tcheou le jour même que l'Empereur, alors en tournée dans le Sud, en parlait pour Tchen-kiang où il s'arrêtait dans le site pittoresque du monastère de l'Ile d'or (Kin-chan) ; c'est là que, le 10 avril, les pères Bouvet et Gerbillon lui conduisirent les nouveaux venus. Le 12 avril, le père Bouvet écrivait de Tch'ang-tcheou (au S.-E. de Nankin) :

« À l'heure qu'il est je suis avec M^r Gherardini et notre frere Belleuille sur vne Barque ou l'Empereur passe tous les jours vne partie de la journée : Ils trauaillent tous deux a leur coup d'essay pour la portraiture l'Empereur qui est sensible aux beautés de la Peinture les regarde déjà tous deux comme d'excellens Sujets, et M^r Gherardini est aussy enchanté des manieres du Prince » (Froger, éd. Voretzsch, 105).

Gerbillon écrivait de même de Sou-tcheou le lendemain 13 avril :

« Le Frere Belleuille, et M. Gherardini ont aussy suiuy l'Empereur dont ils ont été receus avec plus de plaisir et

¹ Ce document, daté de Versailles et signé Colbert de Villacerf, a été publié dans *Nouv. archives de l'art français*, 1878, p. 9, et reproduit d'après ces *Archives* dans l'article de Giuseppe Campori, *Un pittore Modenese nella China* (1698), 9 pages (extr. des *Attie Memorie delle deputazioni di storia patria dell'Emilia*, N. S., IV. 2^e partie, Modène, 1879). L'Avertissement de la *Relation* dit qu'avant son départ pour la Chine, Gherardini eut « l'honneur de saluer le Roy » ; il y a sans doute un lien entre cette présentation et l'ordre du 30 janvier 1698.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

d'honneur que vous ne sçauriez vous imaginer. Sa Majesté a témoigné vne satisfaction si grande de les voir et d'entendre parler de leurs talens, que je ne l'ay jamais veu plus content » (Froger, éd. Voretzsch, 106).

Une lettre d'un jésuite jusqu'ici anonyme ¹, écrite du Tch'ang-tch'ouen-yuan, c'est-à-dire de l'ancien Palais d'été, au père de Broissia le 23 août 1699, confirme ces renseignements relatifs à la réception du 10 avril où l'empereur « parut surtout extrêmement goûter M^r Gherardini quand on luy dit combien il étoit habile » (Froger, 116). La même lettre nous apprend que les voyageurs arrivèrent à Pékin le 13 juin, et ajoute :

« Le Pere Gerbillon et M^r Gherardini sont tout a fait au goût de l'Empereur : il les a fait boire dans sa propre tasse après luy. Ce prince s'est tout a fait humanisé pendant le temps que M^r Gherardini a fait son portrait en grand et en petit. Il leur enuoya presque tous les jours a manger de sa table ; il y a quelques jours qu'ayant pesché en leur presence, il prit deux plats de poisson a l'Eprenier et il ordonna sur le champ qu'on nous appellât au Palais pour les manger, et ordonna luy même la manière dont il vouloit qu'ils fussent préparez » (Froger, 119-120).

Lagrange, dans ses *Voyages curieux* (p. 292), a un paragraphe sur Gherardini dont la première partie est exacte, mais la seconde est fautive :

« Le p.₂₉₃ S^r Geraldini exelent peintre dans son art que les peres iesuites auoient engagé de faire ce uoyage tira au naturel toute la famille et les principaux de la cour imperialle, meme les dames contre lusage ordinaire il sy fit admirer, mais a cause de la delicatesse de sa sancté il ne fit pas un long sejour a pekim et voulut sen reuenir en france par la première comodité.

Lagrange, qui avait quitté la rivière de Canton avec l'*Amphitrite* le 24 janvier 1700, se trompe sur ce dernier point. Gherardini est resté en Chine plus longtemps qu'on ne l'admet d'ordinaire. G. Campori a reproduit

¹ On ne peut hésiter à mon sens qu'entre le père Pernon et le père Dolzé.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

une lettre de Gherardini (« qui signe ainsi lui-même son nom) écrite de Pékin en février 1700 à l'abbé Borri, secrétaire du résident du due de Modène à la cour de France ; Gherardini y raconte que l'empereur l'a emmené à la chasse à « 250 lieues » en Tartarie et lui a fait de très grands honneurs. Bien plus, dans un autre travail (*Artisti italiani ed esteri negli Stati Estensi*, p. 242), Campori a cité une relation manuscrite écrite de Pékin par le missionnaire Ignazio Giampè le 18 mai 1704, et qui parle de Gherardini, alors âgé de 46 ans (il était donc né en 1658), comme se trouvant encore en Chine. Ceci est confirmé par un passage de la chronique de Guiseppe Riva, qu'invoque également Campori ; il y est question d'une lettre datée du 28 juillet 1704 et où Gherardini, encore à Pékin, se montre satisfait et honoré par l'empereur.

Les passages du soi-disant Bouvet de la Touche concernant Gherardini ¹ ont été utilisés, bien avant la publication partielle de M. Madrolle, par Feuillet de Conches dans son article *Les peintres européens en Chine et les peintres chinois*, pp. 4-8 ² ; je les reproduis ou les résume ici. En 1700, L'Empereur donna pour étrennes 50 taels à chaque père français ou portugais et à Gherardini : chacun des pères donna ses 50 taels pour aider à la construction de l'église française, et on désirait que Gherardini fît de même, « mais l'empereur ne le voulut pas » (Madrolle, 88-89) ³. Parmi les présents transmis à Pékin pour l'empereur par le père Bouvet, les mandarins de la capitale chargés de les examiner au préalable ont refusé « d'admettre le portrait du Roy à cheval, et quy auroit marqué une trop grande égalité ; p.294 ce portrait est triste dans la chambre du sieur Ghirardini ⁴ » (Madrolle, 143).

« Le père Gerbillon... va présentement rarement au palais, s'il n'y est appelé pour servir d'interprète au sieur Ghirardini,

¹ M. Madrolle imprime toujours Ghirardini ; le mss. a toujours ou presque toujours Girardini.

² Extr. de la *Revue contemporaine*, XXV, 1856. Le mss du *Journal* était alors aux Arch. Nationales, et Feuillet de Conches l'appelle « le manuscrit de Joly de Fleury », d'après son possesseur de la fin du XVIII^e siècle.

³ Sur cette contribution de 50 taels donnée par tous les missionnaires de Pékin, cf. la [lettre du père Jartoux du 20 août 1704](#), dans le le recueil des *Lettres édifiantes*, p. 378.

⁴ Peut-être ce portrait est-il de ceux qui furent ensuite placés dans l'église des jésuites français et dont parle la lettre précitée du père Jartoux, p. 379.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

peintre italien, qui travaille souvent en présence de l'Empereur » (Madrolle, 140).

« Lorsque l'Empereur veut prendre le divertissement de la symphonie, il fait appeler ces deux Pères [Pernon et Pereira] avec le sieur Ghirardini qui joue de la basse, de la viole, et de la trompette marine. C'est quelquefois dans son appartement, mais le plus souvent il les demande dans le lieu où travaille les ouvriers, et alors les Pères et le sieur Ghirardini ont l'honneur de divertir S. M. à genoux. On dit qu'il les retint un jour dans cette posture pendant quatre heures et que s'estant aperçus qu'ils estoient fatigués, il leur versa de sa main impériale du vin dans une coupe qu'il leur présenta » (Madrolle, 147) ¹.

« Le 15 [novembre 1702], le père Pelisson vint à la maison, et dit que le *tsongto* [*tsong-tou*] luy avoit fait donner avis que le père Bouvet et M. Ghirardini devoient arriver le lendemain à Canton, pour passer en France en qualité d'envoyés de l'Empereur » ;

ce même passage nous apprend en outre que le nom chinois de Gherardini était Nien (Madrolle, 252). Un peu plus loin, le texte soutient que la nouvelle de l'arrivée de Bouvet et de Gherardini était un faux bruit, encore que le père Pelisson continuât de prétendre que les deux personnes annoncées « devoient arriver incessamment » (Madrolle, 257-

¹ K'ang-hi, comme Louis XIV, aimait la musique. Lagrange, dans ses *Voyages curieux* (p. 292), a une anecdote amusante :

« Un chinois nommé uan laoyé de retour de la cour nous aprit les histoires suivantes que nos peres estans ariues de cantong a pequin inuiterent l'empereur a une simphonie dont ils uouloient le régaler, le concert ayant commence, leurs reuerences qui scauoient toucher des instrumens s'armèrent, lun d'une flutte douce, le 2^e d'un clauessin, le 3^e d'une basse de uiole, le 4^e d'un uiolon et le 5^e d'un basson, ces diuers instrumens formèrent une simphonie discordante de sorte que l'empereur après en auoir ouy les commencements senfuit mettant la main a ses oreilles, criant de toute sa force paleo paleo, cela suffit, cest assés, il est bien uray que lors qu'on nest pas acoutumé a nos concerts ou il se trouue peû d'acords ie ne suis pas surpris qu'un chinois naye pas eut de goûts pour semblable simphonie tout comme nous trouuions la leur redicule après quoy nos peres musiciens se disperserent dans les eglises dont ont leur donna la charge en des prouinces reculées. »

L'histoire, transmise de seconde main et de plus par l'intermédiaire d'un interprète, n'est pas à prendre au pied de la lettre, et la « dispersion » des Pères arrivés sur l'*Amphitrite* se fit sans que ceux qui n'étaient pas destinés à la cour se rendissent à

Le premier voyage de l'Amphitrite en Chine

259) ¹. Les Pères français, désirant ^{p.295} agrandir leur établissement de Pékin, demandèrent un ancien palais démoli

« et se servirent du nom de Girardini pour l'obtenir sous pretexte qu'étant indisposé il étoit nécessaire qu'il eut un lieu pour aller prendre l'air après avoir travaillé au palais. L'empereur l'accorda ;

les Pères firent de cet emplacement « un jardin qu'ils joignirent à leur maison » (mss., p. 81 ; n'est pas dans Madrolle).

« Dans ce tems la même, L'emp^r informé que M. Girardini, pour lequel il a beaucoup d'amitié n'étoit pas bien traité par les PP. françois chez qui il logeait, le fit sortir de leur mayson et l'enuoya demeurer chez vn mandarin auquel il le recommanda ; il luy donna pour compagnon le fr. Bodin ² pour l'accompagner et luy servir d'interprète, les PP. furent allarmez de cet ordre, et craignoient surtout que Girardini n'allat loger chez les PP. Portugais et ont tant fait qu'ils l'ont fait revenir chez eux (mss., p. 205) ³.

Quant aux travaux de Gherardini à Pékin, certains furent exécutés pour la mission française, mais la plupart étaient à l'usage de l'empereur. La grande église des jésuites français de Pékin ne fut achevée et inaugurée qu'en décembre 1703 ; elle est décrite dans la [lettre déjà citée du père Jartoux](#), écrite au père de Fontaney le 20 août 1704, et qui contient le passage suivant pp. 381-382 :

Pékin ; mais il doit y avoir un fond de vérité, et en tout cas « paleo paleo » (pa-leao, pa-leao) signifie bien « assez, assez ».

¹ Il semble bien que K'ang-hi avait songé à envoyer de nouveau Bouvet en France, mais il ne fut pas donné suite à ce projet ; quant à Gherardini, peut-être avait-il désiré alors rentrer en Europe, mais en tout cas lui non plus ne partit pas.

² Le frère Joseph Baudino était italien comme Gherardini, et relevait de la mission « portugaise » ; il habitait le Tong-t'ang (Froger, 119), mais passait son temps au service du palais. C'est lui le « Bordin italien » dont M. Madrolle, p. 146) a fait suivre le nom d'un point d'interrogation.

³ C'est là un des on-dit que l'auteur recueillit auprès de d'Andigné et Vilette quand ils arrivèrent de Pékin le 1^{er} janvier 1702 ; et il ne faut pas oublier que les deux « ouvriers miroitiers » croyaient, à tort ou à raison, avoir à se plaindre des jésuites, à qui d'autre part l'auteur du *Journal* est irréductiblement hostile. Par ailleurs, il s'agit ici d'un passage ajouté en marge dans le mss ; le mss. de la Bibl. Nat. n'est pas autographe, mais il serait vain de vouloir en faire une étude critique sans examiner parallèlement le mss. de l'ancienne École Sainte-Geneviève.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

« Le plat-fond est tout-à-fait peint : il est divisé en trois parties ; le milieu représente un dôme tout ouvert, d'une riche architecture : ce sont des colonnes de marbre, qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade. Les colonnes sont elles-mêmes enchâssées dans une autre balustrade d'un beau dessein, avec des vases à fleurs fort bien placez. On voit au-dessus le Pere éternel assis dans les nues sur un groupe d'anges, tenant le monde dans sa main. Nous avons beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni, ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient droites, comme elles paroissent : il est vrai que les jours y sont si bien ménagés à travers les arcades & les balustres, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de la main de M. *Gherardini*. ¹

p.296 Au palais, Gherardini peignait, mais enseignait aussi, principalement à de jeunes eunuques que l'empereur destinait aux arts. Matteo Ripa, qui fut le premier en Chine à graver au burin, était arrivé à Pékin le 6 février 1711, et on lit dans ses *Mémoires* :

« Obéissant à l'ordre de Sa Majesté, le 7 du dit mois de février, j'allai au Palais, et fus conduit dans l'appartement des peintres à l'huile, disciples d'un certain sieur Gerardino, qui fut le premier à introduire la peinture à l'huile en Chine ².

Une lettre du père Kilian Slumpf, écrite à Pékin le 8 mars 1711, contient en outre le passage suivant :

« D^{us} Rippa hoc toto mense ab Imperatore permissus est, pingere pro libitu nunc jubetur pingere figuras humanas, et si bas ito [lire ita] pinxerit, ut discipulos Dⁿⁱ Girardini Sinas et Tartaros vincat, aut assequatur, poterit quoque assequi ut inter eosdem discipulos reputetur. Alia quae hactenus pinxit,

¹ C'est bien probablement de ce texte que dérive l'anecdote analogue de [John Barrow, Voyage en Chine](#), II, 73-74, que Feuillet de Conches (p. 12) a seule invoquée.

² *Storia della fondazione della Congregazione e del Collegio de Cinesi...*, par Matteo Ripa, Naples, 1832, in-8, I, 386. Les trois volumes de la *Storia* sont loin de reproduire la totalité du manuscrit de Ripa, et en sont plutôt un arrangement ; le mss. original, longtemps à Naples, se trouve aujourd'hui chez les Franciscains italiens du Houpei.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

xan xui [*chan-chouei*, « paysages »] rejecta sunt, perspectivam autem se ignorare professus est coram Imp^{re}, idque saepius... Si V. A. R. P. experimentum petit veritatis, quaeso rogel D^m Rippa, ut aliquam imaginem sibi pingat pro missione, et oculis videbit me uerum dicere, dum dico illum non omnino ignorare pingere, sed non assequi discipulos Dⁿⁱ Girardini, longe minus hunc magistrum ¹.

Quant aux œuvres que Gherardini peignit lui-même pour l'empereur, aucune n'a été identifiée jusqu'ici. Le nom chinois de Nien, que le *Journal* dit de Bouvet de la Touche nous dit avoir été porté par Gherardini, ne se retrouve pas dans la liste des peintres de cour, ou plutôt du « Bureau de peinture », de la dynastie mandchoue, telle qu'elle a été dressée en 1816 dans le *Kouo-tch'ao yuan-houa lou* de Hou King, et où on rencontre cependant, pour une époque il est vrai un peu plus tardive, les noms chinois de Castiglione, d'Attiret et de Sichelbart. Mais les textes de Froger et de Lagrange nous ont déjà appris que Gherardini avait peint les portraits de l'empereur et de sa famille, « même les dames, contre l'usage ordinaire ». Or, dans les notes de Kao Che-k'i (1645-1704) intitulées *P'eng-chan mi-ki*, « *Notes secrètes du P'eng-chan* », on lit le passage suivant sur un incident qui eut lieu le 2 juin 1703 :

« Un homme d'Occident a atteint dans ses portraits à la perfection surnaturelle de Kou K'ai-tche. p.297 [L'Empereur] me dit : « J'ai de lui les portraits de deux de mes concubines, peintes à atteindre la réalité. Tu es vieux et sers au palais depuis longtemps ; il n'y a pas d'inconvénient que tu les voies ». Il sortit une peinture et dit : « Celle-ci est Chinoise. » Puis il sortit une autre peinture et dit : « Celle-ci est Mandchoue. » On sait que, sous la dynastie mandchoue, la règle était pour les empereurs de n'avoir que des concubines des « bannières », et aucune d'origine chinoise. Aussi l'excellent érudit qui a publié en 1912 l'opuscule de Kao Che-k'i, Miao Ts'iuan-souen (1844-

¹ Cf. De Vincentiis, *Documenti e Titoli sul... Matteo Ripa*, Naples, 1904, in-4, fac-similé avant p. 143, et texte p. 145.

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

1919) a-t-il révoqué en doute l'anecdote de Kao Che-k'i ; mais M. Aurousseau (BEFEO, XII, ix, 96-97) a fait remarquer qu'il était bien difficile de taxer d'erreur en pareil cas un lettré consciencieux, confident de l'Empereur, et qui a noté l'incident presque immédiatement puisqu'il mourut dès l'année suivante. M. Aurousseau a raison, et la confirmation du texte de Kao Che-k'i nous vient d'une source où on ne se fût pas attendu à la rencontrer. Les Archives des Colonies, C¹ 17, contiennent une copie du *Journal* de Benoît de Benac, daté de Canton, 19 décembre 1700 ; on y lit entre autres (f^o 171) que le père Turcotti a montré à Benac des lettres de Pékin d'où il résulte « que le S^r gerardini se conserue en estime auprès du Roy qu'il Luy fait a présent portraire deux Testes de femme une Tartare et vne Chinoise Et que Le père Gerbillion y assiste pour servir d'Interprete au Roy Et a ses femmes ».

K'ang-hi, contre la règle ordinaire du rituel de la cour, avait donc bien, comme l'a dit Kao Che-k'i, une concubine chinoise et l'Européen placé par K'ang-hi et Kao Che-k'i, pour ses portraits, au rang du plus grand peintre de la Chine ancienne n'est autre que Giovanni Gherardini.

Si nous envisageons l'ensemble des textes cités ici et les autres informations qui nous sont connues sur le monde chinois du XVII^e et du XVIII^e siècle, nous devons conclure, je crois, que la dynastie mandchoue, comme antérieurement les Wei venus de la Mongolie orientale ou les Mongols gengiskhanides, mit un certain temps à se « chinoiser » complètement. Le jeune Chouen-tche (1644-1661) montrait une véritable affection aux Européens. K'ang-hi (1662-1722), plus orgueilleux, plus capable aussi, se méfiait parfois des hommes, mais appréciait les sciences et les arts d'Occident. Bon lettré chinois, il n'en gardait pas moins le souvenir très présent de ses origines, et se plaisait à parler mandchou. En matière de science, il aimait les connaissances nouvelles, s'initiait aux théories mathématiques et astronomiques et voulait manier lui-même les instruments. Dans le domaine de l'art, il comprit la perspective et goûta la

Le premier voyage de l'*Amphitrite* en Chine

peinture à l'huile ¹ ; il n'y a p.298 pas à douter qu'il ait eu une admiration réelle pour le talent de Gherardini ². L'esprit de K'ien-long (1736-1796) est déjà au contraire purement chinois. K'ien-long garde les Européens pour leur connaissances techniques, mais ne se soucie plus de perspective comme son aïeul K'ang-hi, et les peintres européens de sa cour, Castiglione, Attiret doivent « désapprendre » le métier européen, abandonner à peu près la peinture à l'huile et renoncer à ombrer leurs figures pour se rapprocher davantage du goût chinois traditionnel. Aujourd'hui le nom de Castiglione a éclipsé celui de Gherardini ; mais c'est au temps de Gherardini que la peinture européenne trouva à la cour, et particulièrement auprès de l'Empereur, une appréciation sans réserves ³.

@

¹ Ripa nous parle d'un « appartement des peintres à l'huile » ; nous sommes encore trop mal renseignés sur l'organisation des ateliers du palais sous K'ang-hi pour pouvoir dire comment la section des « peintres à l'huile » était composée. Peut-être les peintures à l'huile ne figurent-elles pas dans les œuvres du « bureau de la Peinture » et est-ce la raison pour laquelle Hou King n'en parle pas ; peut-être aussi les œuvres de Gherardini, qui n'a jamais su le chinois, n'étaient-elles pas signées de son nom chinois. En outre les portraits de la famille impériale mandchoue ne sont pas décrits dans les œuvres de Hou King : les nouveaux inventaires nous en apprendront peut-être plus dans un avenir prochain.

² J'ignore si Gherardini rentra en Europe ; en tout cas il n'était plus à Pékin en 1711 quand Ripa y arriva. Il existe sur Gherardini une dernière source qu'on n'a pas signalée et que je n'ai pas pu utiliser. D'après un passage de la biographie du père Gerbillon dans les Notices du père Pfister p. 577, renseigné par le père J. Brucker, il y a au Public Record Office de Londres, Foreign corresp. XVIII (China), au milieu de lettres de 1700 et 1701, « plusieurs lettres du peintre Gherardini, [lire Gherardini] au père Latteignant à Paris ».

³ L'édition de la *Relation* de Froger due à M. Voretzsch est très soignée : on peut regretter seulement qu'elle ne reproduise pas les quinze cartes et plans joints au manuscrit et qu'elle n'ait qu'un index des noms géographiques et non des noms de personnes ; c'est toutefois là un progrès sur l'ouvrage de M. Madrolle qui n'a pas d'index du tout. Quelques corrections s'imposent : p. 8, lire « Phelypeaux » et non « Shelypeaux » ; p. 12, « piesses de canon » et non « pierres de canon » ; p. 56 « angoulemers » paraît être pour « angouleuens » (engoulements) ; p. 84 (et pp. 3, 138), « Turcolti », lire « Turcotti » bien qu'on ait aussi Turcolti dans Saxe Bannister ; p. 88, « réunirent », lire reunirent » ; p. 89, « tinrent », lire « tirent » ; p. 100, Barborier », lire « Baborier » ; Le Père », lire « Les Pères » : « Bernon », lire « Pernon » ; p. 103, « seruit », lire « seruoit » ; p. 113, « Le lieuë en lieuë », lire « De lieuë en lieuë » ; p. 120, « hypocrite » semble être pour « hypocondre » ; p. 122, « ourieres », lire « ouriers » ; p. 127, avant-dernière ligne, « trois » ne va pas ; p. 134, un mot « pour » est tombé devant « engager les peuples » ; p. 142, « Mare », lire « Marc » ; p. 150, « Cap Varella fassa », lire « Cap Varella falsa » ; p. 172, « Castrion », et p. 175, « Gastricon », lire « Castricon » comme à la p. 171 ; p. 177, « de pouoir gagner de déterminer » est impossible ; p. 179, « Boosy », lire « Boissy ». Je ne relève pas les fautes d'impression qui se corrigent d'elles-mêmes.